

La Nuit des Piranhas



*Une comédie de
Philippe et Cédric Dumond*

© SACD 253398

PERSONNAGES :

ANNA LAMBERTI :

35-40 ans

GUILLAUME VALEMBEL :

20-25 ans

JEAN-RENE MAZEROLLE :

50-55 ans

ROGER SANTINI :

50-55 ans

SCENE I

Le décor est celui d'une cellule de dégrisement dans un commissariat de quartier.

Assise sur un banc, Anna, dont la tenue et le maquillage évoque clairement le plus vieux métier du monde, paraît s'ennuyer ferme...

On entend s'ouvrir une porte et Roger, un policier en tenue, fait avancer un prisonnier récalcitrant.

Le flic le rudoie pour le forcer à entrer dans la cellule...

GUILLAUME :

Vas-y, mais lâche-moi bâtard ! Lâche-moi, putain, t'es en train de me niquer le bras ! Police partout, justice nulle part !

ROGER :

Ta gueule !

Roger, ayant ouvert la porte de la cellule, projette violemment Guillaume à l'intérieur. Celui-ci, ayant les mains menottées dans le dos, trébuche et s'effondre en jurant...

GUILLAUME :

Fasciste ! Tu ferais moins le mariolle, si j'avais les mains libres !

ROGER :

Ah ouais ?

Roger se penche sur lui et lui enlève ses menottes...

ROGER :

Alors ?

GUILLAUME :

S'il y a bien une chose qui me révolte c'est...

Avant même que Guillaume ait pu achever sa phrase, Roger lui assène un violent coup de matraque...

ROGER :

C'est quoi ? Hein ? C'est quoi p'tite fiotte ? Moi, c'est les mecs qui balancent des cocktails Molotov sur mes collègues ! Ça me rend dingue !

Roger, pour faire bonne mesure, le matraque joyeusement en différents endroits du corps. Guillaume hurle de douleur. Anna, choquée, intervient...

ANNA :

Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez le tuer ! Vous n'avez pas le droit ! Je vous préviens, je suis témoin !

ROGER :

Assied-toi, salope ! Assis j'ai dit ! Ce n'est pas une pute qui va me donner des leçons de savoir vivre !

Anna va s'asseoir sans le quitter des yeux...

ROGER (à Guillaume):

Attends que le divisionnaire soit revenu de la manif, il va bien s'occuper de toi. Tu verras ! Même nous, des fois, il nous fout les jetons !

Roger sort.

SCENE 2

Anna se précipite vers Guillaume...

ANNA :

Il vous a rien cassé ? Vous pouvez bouger ?

Elle l'aide à se relever et l'installe sur un banc.

GUILLAUME :

Ah, le fils de pute ! Pardon, je ne dis pas ça pour vous, hein... Il m'a pris en traître, vous avez vu ? Il pétochait grave, le petit planton !

ANNA :

En attendant, vous avez drôlement dégusté !

Anna sort un mouchoir de sa poche et nettoie le visage de Guillaume...

ANNA :

Ce n'est pas très malin de les provoquer. Ils sont chez eux, ici. Ils font ce qu'ils veulent. Attention, vous saignez du nez. Gardez le mouchoir et maintenez la pression avec, sinon vous allez vous en coller partout.

Guillaume s'exécute, la tête légèrement penchée en arrière ...

GUILLAUME :

Merci... Ils vous ont ramassée où ? Vous étiez à la manif ?

ANNA :

Pas précisément. C'est une longue histoire...

GUILLAUME :

Je ne veux pas être indiscret, je me doute que vous ne faites pas ça pour le plaisir. Société de merde...

ANNA :

Vous, apparemment vous y étiez...

GUILLAUME :

Je veux, ouais ! Mais pas sous les bannières des syndicats, ils ont déjà baissé leur froc ! Faut arrêter de négocier, le peuple est prêt au soulèvement. Nous, on discute plus, on agit.

ANNA :

Ah bon ? C'est qui « nous » ?

GUILLAUME :

Je ne voudrais pas vous mettre en danger. Les murs ont des oreilles.

ANNA : (*amusée*)

Houlà ! Le dangereux conspirateur ! Vous avez une dent creuse avec une capsule de cyanure ?

GUILLAUME :

Hin ! Hin ! Très rigolo... Il vous plaît ce monde ? Vous n'avez pas envie que ça change ?

ANNA :

Faut voir...

GUILLAUME :

Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on transforme une société en restant au plumard ? Vous, les travailleurs du sexe, vous êtes les premiers exploités du système ! Alors, unissez-vous, soyez un peu solidaires, battez-vous pour vos droits, bordel de merde !

ANNA :

Mais oui, « ensemble tout devient possible ».

GUILLAUME :

Ah, c'est facile le sarcasme. Ca va souvent de pair avec la résignation. Ce n'est pas votre faute ! Normal d'être résignée quand on suce des bites du matin au soir...

ANNA :

Bravo. Classe. Très élégant.

GUILLAUME :

Pardon, je ne voulais pas dire ça. Désolé. Je suis sûr qu'en plus, vous avez des tas d'autres activités... Enfin, je veux dire... Dans la vie... C'est vrai, euh... Vous n'avez pas l'air bête.

ANNA :

Vous, on peut dire que vous savez tourner un compliment.

GUILLAUME :

Ouais, bon, ça va ! Je suis énervé, j'ai vachement mal, et puis je me suis excusé, non ?

ANNA :
Mmh...

GUILLAUME :
Moi, le guide des bonnes manières, je connais pas ! Mon but dans la vie, ce n'est pas de faire le joli cœur dans des soirées prout-prout. J'ai d'autres priorités.

ANNA :
Comme quoi ? Casser du flic ou des devantures de magasins ?

GUILLAUME :
Attention à l'intox ! Vous regardez trop la télé. Je ne suis pas un casseur, même si aujourd'hui l'étalage du luxe me fait vraiment gerber.

ANNA :
Vous n'aimez pas les jolies choses ?

GUILLAUME :
Comme celles que nos « Grands couturiers » font fabriquer en Inde par des enfants sous-alimentés ? Si c'est ça le « Label qualité France », il me donne des envies de meurtre.

ANNA :
Je comprends. Du coup, vous descendez dans la rue vous défouler un peu.

GUILLAUME :
Mais pas seulement ! Ah ! Les ravages du populisme ambiant...

ANNA :
Expliquez-moi. Je ne demande qu'à apprendre.

GUILLAUME :

C'est politique. On est des combattants. Notre champ d'action ne se limite pas aux jets de pavés. On pirate des sites officiels, on structure des blogs de réflexion, on détourne des manifestations publiques. Entre autres.

ANNA :

Un activiste, donc ? C'est comme ça qu'on dit ?

GUILLAUME :

Altermondialiste, si vous aimez les étiquettes. Ben oui, Je préfère me battre avec les dockers de Saint-Nazaire que de roupiller sur les bancs de la fac. Ca vous choque ?

ANNA :

Non, non. C'est bien. Je suis contente pour vous. Et... pour les dockers, évidemment !

SCENE 3

A cet instant, on entend des éclats de voix en provenance du couloir...

JEAN RENE (off) :

Mais arrêtez de me pousser, enfin ! Je peux marcher tout seul !

ROGER (off) :

Avance !

Un monsieur élégamment vêtu, Jean-René, est à son tour poussé sans ménagements dans la cellule...

JEAN RENE (*diction un peu pâteuse*) :

Vous commettez une grave erreur, mon vieux, vous ne savez pas qui je suis...

ROGER :

C'est ça, ouais...

JEAN RENE :

Eh oui, « ça », c'est LA boulette qui va sonner le glas de votre carrière, faites-moi confiance ! J'espère que vous aimez faire la circulation dans les banlieues difficiles...

ROGER :

Rentre là-dedans, ducon.

JEAN RENE

Mais je ne vous autorise pas à me tutoyer ! Je rêve ! Et où sont vos gants blancs ? Je vous rappelle que vous êtes censé porter des gants blancs pour être en règle ! Donnez-moi votre matricule, je vous prie...

ROGER :

Tu veux pas aussi que je te fasse couler un bain ? Allez la poivrassse, va rejoindre tes potes, j'ai du boulot. Je te préviens, si tu dégueules, ce sera toi la serpillière !

Roger referme la porte de la cellule. Jean René vocifère...

JEAN RENE :

J'ai droit à un coup de téléphone ! Vous m'avez pris mon Blackberry, c'est scandaleux ! J'exige de parler à votre supérieur, vous m'entendez !

ROGER :

Te biles pas, j'appelle la ligue des droits de l'homme et je leur dis que t'es là !

Il sort en ricanant...

SCENE 4

JEAN-RENE :

Petit fonctionnaire de merde ! Je m'en fous, j'ai eu le temps d'envoyer un texto. Tu vas comprendre ta douleur ... d'ici-très-peu-de-temps...

Il va s'asseoir sur le banc opposé à celui occupé par les deux autres, qu'il considère avec dédain... Silence.

GUILLAUME :

Vous au moins, il ne vous a pas tabassé...

JEAN RENE :

Pardon ? Ils vous ont molesté ? Mais où on va ? Faut pas vous laisser faire, jeune homme. Vous savez, c'est comme avec les gosses, si on ne leur impose pas de limites, c'est vite n'importe quoi !

GUILLAUME :

Ils peuvent tout se permettre aujourd'hui ! On leur file des flash-balls, des matraques électriques, alors forcément ils s'en servent, ces connards !

JEAN RENE :

Formation insuffisante ! A mon avis, la plupart ne seraient même pas engagés comme vigiles chez Leader Price...

GUILLAUME :

... Mais à l'école de police, du moment qu'ils se gourent pas de jambe en enfilant leur uniforme, ils sont bons pour le service !

Ils s'esclaffent tous les deux...

JEAN RENE :

Ils ne savent même pas conduire ! Vous auriez vu ce petit jeune qui a ramené mon Cayenne, il poussait les rapports comme un malade, il faisait crisser les pneus, et vous savez ce que me dit ce nigaud, en sortant de ma voiture ? « J'en avais jamais conduit avant ! » C'est pas beau ça ?

GUILLAUME :

Attendez... Un Porsche Cayenne noir ? Avec des vitres teintées ?

JEAN RENE :

Oui. Un Hybride. Bonne bagnole. Globalement, j'en suis content. Ils n'avaient aucun droit de la confisquer. C'est quand même leur putain de car qui m'est rentré dedans !

GUILLAUME :

C'est vous qui avez forcé le barrage ? C'est toi l'enculé qu'a foncé dans la foule à la manif ?

JEAN RENE :

Une manif ? Vous plaisantez ! Une émeute, oui ! Des fauves ! Ivres de haine !

GUILLAUME :

Mais enfin, vous avez fauché tout le cortège des « Ni putes Ni soumises » ! Il y avait des femmes, des enfants !

JEAN RENE :

Excusez-moi, mais il faut être un complètement inconscient pour aller promener des enfants au milieu des Cégétistes ! Moi je demandais gentiment à passer, mon duplex est au bout de l'avenue, d'accord ? On peut protester et rester courtois, tout de même...

GUILLAUME :

Le peuple se bat, au cas où t'aurais pas remarqué !

JEAN RENE :

Bon écoutez, ça va, là... Je travaille 18h par jour, je paie trois pensions alimentaires et je représente les entreprises françaises aux quatre coins du monde, okay ?!

GUILLAUME :

Et ça te donne le droit d'écraser des citoyens en lutte avec ton panzer de parvenu ?

JEAN RENE :

Mais mon petit bonhomme, ils se sont mis à secouer mon quatre-quatre en hurlant comme des singes ! Ils allaient me lyncher ! Ces putains de socialos me jugeaient sans même me connaître !

GUILLAUME :

Crois-moi : s'ils avaient pu deviner qui t'es vraiment, ils ne t'auraient pas raté !

JEAN RENE :

Oui, ben pour le coup c'est moi qui ai vu rouge ! Pas envie que ma tête finisse bêtement au bout d'une pique ! J'aurais peut-être dû laisser ces brutes m'écarteler avec leurs grosses pognes d'ouvriers ?

GUILLAUME :

Pourriture ! Pour toi, on va pas attendre les tribunaux populaires...

Il se jette en hurlant sur Jean René, le saisit à la gorge et tente de l'étrangler. Celui-ci se débat et les deux s'empoignent furieusement...

JEAN RENE :

Non mais dis-donc, petit roquet, T'es suicidaire ou drogué a mort ?! T'as vu comment t'es gaulé ?

GUILLAUME :

Tu vas pleurer ta mère, gros con !

JEAN RENE :

Attends, l'ablette, je vais te faire danser la Carmagnole !

Anna tente de s'interposer...

ANNA :

Arrêtez ! Vous êtes ridicules...

A cet instant, Jean René décoche une bonne droite à Guillaume qui bascule en arrière. Sa main heurte de plein fouet le visage d'Anna qui couine et recule en se tenant le nez. Jean René se rue sur Guillaume, qui rampe à quatre pattes et l'étrangle à son tour...

...Figé dans une position sexuellement ambiguë, Guillaume suffoque.

JEAN RENE :

Tu veux le rejoindre, Trotsky, hein ? J'ai pas besoin de pic à glace, moi. Tu vas y aller direct, au paradis des bolchéviques !

ANNA :

Gardien ! Gardien ! Au secours ! Gardien !

SCENE 5

Roger entre, matraque en main. Il ouvre rapidement la porte de la cellule et contemple un bref instant le tableau qui s'offre à ses yeux...

ROGER :

Putain de sodomites !

Jean René se fige en apercevant Roger...

JEAN RENE :

Ah non ! Non, c'est pas ça ! C'est ce petit merdeux qui s'est jeté sur moi...

ROGER :

Je vais pas te rater, toi, le pédophile !

Roger ouvre la porte, se jette sur Jean René qu'il abreuve de coups de matraque, pendant que Guillaume récupère...

JEAN RENE :

Arrêtez ! Aïe ! Je vous dit que c'est lui...

ROGER :

Ben voyons, tu lui plaisais trop, il t'a fait des avances ? Gros dégueulasse !

Sous les coups, Jean René se met dans la position du fœtus et attend que le déluge s'arrête...

JEAN RENE (*hurlant et parlant de façon hachée*):

Je suis Jean René Mazerolle ! Jean René Mazerolle ! Aïe ! Je suis conseiller spécial au quai d'Orsay ! Mais aïe ! Vous êtes fou !

ROGER :

T'aimes ça, hein, violer des ados en difficulté ?

JEAN RENE :

Enfin merde, Raffarin était à la communion de ma fille!

ROGER :

T'as pas de bol ! Je peux pas blairer les intégristes !

GUILLAUME :

Oh ! Je me régale... Eclatez lui bien sa gueule, à cet empaffé !

Roger s'interrompt et tourne le regard vers Guillaume, qui se reproche aussitôt son intervention...

GUILLAUME :

Euh... Enfin je dis ça, vous faites comme vous sentez...

ROGER :

T'apprends pas vite, toi, hein ?

GUILLAUME :

Ah non, mais je voulais surtout pas...

Roger se rue sur Guillaume et lui assène un violent coup de matraque sur le tibia. Guillaume hurle et s'affaisse à terre. Soudain, un bruit d'explosion assourdie et de verre brisé ébranle la pièce. Le flic s'arrête et semble troublé, puis vaguement paniqué...

ROGER :

C'est quoi ça ?... Calmez-vous, hein ? Calmez-vous ! Fermez vos gueules ! Je veux plus entendre voler une mouche ! Vous me faites chier ! Vous me faites tous chier ! Vous m'obligez à revenir, je vous finis au taser !

Il referme la porte et sort. Pendant un temps, on n'entend plus que les gémissements de Guillaume et Jean René...

SCENE 6

Jean René se relève péniblement...

JEAN RENE :

C'est un cauchemar ! La Quatrième Dimension !

ANNA :

Bienvenue dans la vraie vie, monsieur Mazerolle.

Il la regarde avec surprise, comme s'il remarquait seulement sa présence, puis va s'asseoir en ruminant...

GUILLAUME (*se relevant en couinant*):

Ah, le nazi ! En plein sur l'arête du tibia ! Je suis pas douillet pourtant...

ANNA :

Ca va, c'est pas cassé, sans ça vous ne pourriez même pas poser le pied par terre.

GUILLAUME :

Oui merci, ça m'aide beaucoup ! Mais vous avez entendu ? Ca pète grave dehors ! Qu'est ce que je vous disais !

ANNA :

En tout cas, ça occupe notre ami tortionnaire et ça nous fait des vacances.

Il s'assied à côté d'elle. Tous trois restent silencieux un moment...

JEAN RENE :

La vraie vie ! Pfff ! Parce que vous, vous êtes une représentante de la « vraie vie » ?

GUILLAUME :

En tous cas, elle ne crèche sûrement pas dans un hôtel particulier, servie par des larbins !

ANNA :

Et je ne possède pas de Porsche Cayenne !

GUILLAUME :

Ca évite la tentation d'écrabouiller des gosses !

JEAN RENE :

Ca suffit, arrêtez avec ça ! Je n'ai touché pratiquement personne à part ce foutu car de flic qui roulait à contresens !

GUILLAUME :

« Pratiquement personne » ?

JEAN RENE :

J'ai paniqué, ok ? Je suis agoraphobe, j'y peux rien, la foule me terrifie, il n'y a rien de plus con qu'une foule !

GUILLAUME :

Surtout vu de là-haut, hein, « Mazerolle » ! C'est bien ça qu'on pense du peuple dans les hautes sphères ?

JEAN RENE :

Mais vous croyez quoi ? Je ne suis pas issu du sérail, moi. Je viens d'une cité minière, figure-toi. Tu connais le Nord ?

GUILLAUME :

J'y crois pas ! Il va nous faire le coup du self made man évadé des corons !

JEAN RENE :

Ben oui, mon père était mineur, désolé ! Et je l'ai vu crever de la silicose à petit feu pendant que maman s'esquintait à faire des ménages !

GUILLAUME :

Non ! C'est énorme ! Il ose tout. Allez : « Germinal » !

JEAN RENE :

Petit branleur ! Tu balances tes slogans bidons sur la lutte des classes, mais en fait, t'es con comme un balai. Mes vieux, c'était des travailleurs comme tu dis, et on leur a chié sur la gueule jusqu'à leur mort.

GUILLAUME :

Ah ouais ? Du coup, t'as changé de camp ? Ca t'a paru mieux ?

JEAN RENE :

Mais évidemment, abruti ! A la mort de mon vieux, on avait même plus assez pour l'enterrer et comme juste après on a été viré de chez nous, ma mère est devenu folle ! Alors oui, t'es gentil, mais je me suis juré de ne plus jamais vivre cette vie là !

GUILLAUME :

Et maintenant, tu te sens mieux avec tes copains de golf ?

JEAN RENE :

Ma situation, je l'ai conquise de haute lutte, on m'a pas déroulé le tapis rouge ! Et des commissariats de quartiers, j'en ai visité plus d'un quand j'étais mouflet !

GUILLAUME :

Te fatigues pas, je me tiens informé Mazerolle, je sais qui tu es : le salopard qui vend des boites de lait en poudre avariées aux populations sub-sahariennes...

JEAN RENE :

Ce n'est quand même pas ma faute s'ils n'ont pas d'eau ! Je ne fais pas la pluie et le beau temps, surtout dans cette région...

GUILLAUME :

Ben voyons ! Et le pseudo-gazoduc au Kirghizstan, t'y es pour rien non plus bien sûr ?

JEAN RENE :

A la base, c'était une opération humanitaire ! Poutine s'était porté garant ! N'importe qui à ma place...

ANNA :(le coupant...)

Ce sont de vieilles histoires, tout ça. Enterrées depuis longtemps. Mais il y a mieux, et surtout, plus frais, n'est-ce pas monsieur Mazerolle ?

Surprise des deux autres...

JEAN RENE :

Pardon, mais je ne saisis pas bien, mademoiselle. C'est la théorie du complot, c'est ça ? J'ai organisé les attentats du 11 septembre ? Vendu Jésus ? Couché avec des boches ? Sinon, honnêtement, je ne vois pas...

ANNA :

Vraiment ? Et si je vous dis « Deep Clear Management », vous voyez mieux ?

Jean René accuse le coup...

GUILLAUME :

Quoi, quoi ?

JEAN RENE :

Qui vous êtes, vous ?

GUILLAUME :

C'est quoi cette histoire de Deep machin ?

JEAN RENE (*parano*):

Vous travaillez pour qui ? La D.C.R.I? La Morgan-Sachs ? Qui est-ce qui te paye, salope ?

GUILLAUME :

Vas-y, enculé, reste poli !

JEAN RENE

C'est quand même pas le clan Benchemoul ?! J'ai respecté tous les termes de notre accord ! C'est le vieux Shlomo qui vous envoie ?

ANNA :

La mafia sépharade, maintenant ! De mieux en mieux !

SCENE 7

A ce moment-là, la porte blindée s'ouvre. On entend alors au loin des bruits de détonations, des hurlements, et une lueur d'incendie embrase le couloir. Roger entre, conversant sur un talkie et visiblement paniqué...

ROGER :

Mais comment je fais pour les en empêcher ? Je suis tout seul avec une pute et deux pédés ! Ils sont des centaines, dehors ! Je suis pas Terminator !

VOIX OFF TALKIE (*black*):

Bon Dieu, Santini, vous croyez qu'on rigole ici ? Démerdez-vous, protégez le commissariat ! Des couilles, Santini ! Des couilles !

ROGER :

Mais chef, je...

VOIX OFF TALKIE :

Putain, ils sont enragés ! Tenez bon, Santini, je vous envoie des renforts dès qu'on a sécurisé le périm...AAAAAAH....

Le talkie s'arrête d'un coup et crachote dans le vide....

ROGER:

Oh merde, merde... Pas bon, pas bon !

Il ouvre un râtelier d'arme, accroché au mur du couloir, dont il extirpe un fusil à pompe...

JEAN RENE :

Qu'est-ce qui se passe ?

ROGER :

Il se passe qu'ils ont déjà cramé deux commissariats et que j'veis pas jouer les Rambo pour les beaux yeux du patron !

JEAN RENE :

Mais qui, « ils » ? Les manifestants ?

GUILLAUME :

Yes ! La nuit va être chaude !

ROGER :

Je vais me tirer par la lucarne des chiottes et je vous souhaite bien du plaisir avec les zoulous !

JEAN RENE :

Comment ça « les zoulous » ?

ROGER :

Je suis pas salaud, je referme la porte blindée. Celle-là ils ne pourront pas l'ouvrir, enfin pas tout de suite. Vous devriez vous en sortir s'ils ne foutent pas le feu. Allez, bonne chance et sans rancune !

JEAN RENE :

Vous ne pouvez pas nous abandonner comme ça ! Hé, ho ! Vous êtes gardien de la PAIX ! Votre boulot c'est de protéger les gens ! Balancez nous au moins les clés, merde ! Espèce de lâche !

Roger sort sans répondre...

SCENE 8

JEAN RENE :

Ah, elle est belle, la nature humaine !

GUILLAUME :

Un avis de professionnel !

JEAN RENE :

Oh, ça va, Bakounine ! Va parlementer avec tes copains incendiaires, si t'es si malin !

GUILLAUME :

Je suis comme toi, pépère, je n'ai pas les clefs !

ANNA :

C'est démentiel qu'ils l'aient laissé tout seul. Ils étaient pourtant nombreux tout à l'heure, non ?

GUILLAUME :

Les rats quittent le navire au soir du Grand Soir !

JEAN RENE :

T'as pas pigé qu'ils chargent au son du Tam-Tam ? Ils veulent péter du gaulois ! Tu crois que tu ressembles à Desmond Tutu ?

GUILLAUME :

Sale raciste ! Ton monde est condamné, que ça te plaise ou non.

JEAN RENE :

Mais ce n'est pas MON monde, c'est le tien aussi ! Et s'ils viennent nous dire un petit bonjour, c'est tes miches de visage pâle qui seront promues à la fête du slip ! Quand à vous, mademoiselle, bonjour les heures supplémentaires !

ANNA :

Il n'a pas complètement tort... Il vaudrait peut être mieux qu'ils n'arrivent pas jusqu'ici...

GUILLAUME :

Eh ben bravo ! Elle est fière, la République ! Heureusement que les prisonniers de la Bastille étaient pas tous comme vous.

JEAN RENE :

Pff ! Il n'y en avait que deux, pauvre con ! Pas de quoi pavoiser pour ta canaille régicide !

GUILLAUME :

De qui vous avez peur ? Nous sommes tous victimes de l'appareil judiciaire, il est évident que nos frères insurgés vont nous sortir de là !

JEAN RENE :

Mais oui, et nous porter en triomphe avec des cris d'allégresse ! C'est pas possible, tu bosses à Disneyland ?

ANNA :

Arrêtez de vous bouffer le nez ! On ne sait pas trop ce qu'il se passe, d'accord ? Ce qui est sûr c'est que la manifestation a méchamment dégénéré et qu'on se retrouve pris entre le marteau et l'enclume...

JEAN RENE (*en regardant Guillaume*):

J'en vois une belle, d'enclume !

GUILLAUME :

Je vous dis que c'est parti ! Sur le net, ça fait des semaines que les blogs alternatifs ne parlent que de ça ! Vous êtes autistes ou quoi ? Le pouvoir vit ses derniers instants, réveillez-vous, c'est une révolution !

JEAN RENE :

Tu rêves tout debout ! Faut payer les traites, la Twingo, le Blue-Ray, les gens ont vraiment autre chose à foutre que de jouer les sans culottes !

ANNA :

Peut être, mais des ferments de guérilla urbaine sont là, et ça ne date pas d'hier.

GUILLAUME :

Exact ! J'avais raison, vous êtes loin d'être bête ! Comme quoi l'éducation publique, ça sert à quelque chose !

ANNA (*le regardant, sidérée*) :

C'est vrai que vous êtes un peu con parfois.

JEAN RENE :

On est au-delà de la connerie là ! Ca touche au sacré...

GUILLAUME :

N'empêche que moi je ne vis pas dans la peur du vieux Shlomo à cause de Deep Clear machin...

ANNA :

Ah ! Un point pour lui.

JEAN RENE :

Si j'étais à votre place, jeune coq, je me mêlerais de ce qui me regarde. Vous ne savez pas où vous mettez les pieds...

ANNA :

Vous ne trouvez pas bizarre que votre « ami » n'ait pas donné suite à votre texto de tout à l'heure ? Ça ne vous questionne pas un tout petit peu ?

JEAN RENE :

La situation est particulière, mademoiselle. J'imagine qu'en pleine émeute, dans un commissariat déserté, il doit être difficile de joindre qui que ce soit...

ANNA :

Vraiment ? Et si les circonstances arrangeaient tout le monde, finalement ?

JEAN RENE :

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

ANNA :

Il va bien falloir un responsable dans cette vilaine affaire, pourquoi pas vous ? Vous n'êtes pas du sérail, comme vous dites, vous traînez un beau lot de casseroles depuis des années... Vous êtes le bouc émissaire idéal !

JEAN RENE :

C'est grotesque ! J'ai juste servi de négociateur officieux, j'ai rendu service à des amis dans l'embarras, sans même facturer ma commission... Pourquoi on m'en voudrait ?

GUILLAUME :

Moi je parie que tu vas prendre cher !

JEAN RENE :

Toi, le Zorro de Belleville, t'es borné, t'as décidé arbitrairement de ne pas m'apprécier, je me tamponne de tes commentaires !

SCENE 9

La porte blindée s'ouvre bruyamment et Roger entre à reculons, en tirant avec son arme braquée vers on ne sait qui. Il a perdu sa casquette, ses cheveux sont ébouriffés et une de ses manches est déchirée. Il referme brutalement la porte et essaie de reprendre son souffle...

Sous les yeux effarés des trois prisonniers Roger, d'une main tremblante, extirpe de sa poche les clés de la cellule en les menaçant de son fusil...

ROGER :

Reculez ! Au fond de la cellule, maintenant ! Dos au mur !

Ils reculent. Roger, très nerveux, fait tomber les clés...

ROGER :

Merde, merde ! C'est pas vrai !

Il les ramasse et finit par ouvrir la porte qu'il referme à double tour derrière lui...

ANNA :

Vous faites quoi, là, exactement ?

ROGER :

Il n'y a qu'ici qu'ils ne pourront pas rentrer ! C'est l'enfer, dehors ! J'ai pas pu passer, ils ont bien failli me choper... Ils ont empalé l'adjoint au maire en face du Franprix, c'est horrible ! Faut que je joigne le divisionnaire, lui il saura quoi faire !

JEAN RENE :

Mais euh... Empalé... Empalé ?

ROGER :

Quand le poteau indicateur te ressort par la bouche en général il n'y a pas de doute !

Il rallume son talkie...

ROGER :

Renard Vengeur, ici Tanière... Renard Vengeur, ici Tanière, vous me recevez ?

GUILLAUME :

« Renard Vengeur » ! Bonjour le niveau !

JEAN RENE & ANNA :

Chut !

ROGER :

Renard Vengeur, ici Tanière, répondez, bordel !

Le talkie se met à crachoter, puis une voix de « caillera » se fait entendre...

VOIX TALKIE (*caillera gauloise*):

... Coucou, Tanière de mon cul ! Ici c'est Pit-bull de ta mère ! On les a marave tes copains, ils répondront plus, ils cavalent pour leur life ! Toi par contre, d'après ce qu'on sait, t'es coincé dans ton terrier ! Alors Kiss kiss, ma salope, à tout de suite...

Le talkie crachote puis s'éteint. Roger semble pétrifié. Le talkie glisse de sa main et tombe au sol. L'agent se met à haleter et à tituber, soudain il manque d'air...

ANNA :

Retenez-le !

Roger, en proie à des spasmes qu'il ne contrôle pas, s'effondre sur Jean René, mais celui-ci s'esquive et Roger heurte le sol, perdant son fusil, que Guillaume récupère...

JEAN RENE :

Désolé, j'avais pas de prise...

ANNA :

Il fait une crise d'épilepsie. Il risque d'avaler sa langue. Empêchez-le de refermer ses mâchoires !

JEAN RENE :

Vous êtes marrante, allez-y, vous ! J'ai pas envie qu'il m'arrache un doigt !

GUILLAUME :

Sa matraque ! Fous-y en travers de la gueule !

Jean René s'exécute et maintient la matraque en place...

JEAN RENE (*dégoûté*):

Oh la la ! Qu'est-ce qu'il bave !

ANNA :

Maintenez le fermement, je vais tenter une stimulation cardiaque.

Elle se met à califourchon sur Roger qui agrippe la manche de Jean René et la secoue frénétiquement...

JEAN RENE :

Faites vite ! Il est en train de déchirer mon costard ! Aie ! Il me pince en plus !

ANNA :

... Trois, deux, un... Maintenant !

Elle frappe violemment Roger au plexus, ce dernier se met à geindre...

ANNA :

Encore ! ... Trois, deux, un... Maintenant !

Elle frappe de nouveau Roger au plexus. Celui-ci pleurniche en balbutiant des propos inaudibles, la matraque entre les dents.....

ROGER :

A bane a ba batrine ! (*“j’ai mal à la poitrine”)

JEAN RENE :

Quoi ? Qu’est-ce qu’il dit ?

GUILLAUME :

Aucune idée. Crache ta matraque, enflure, on comprend que dalle !

ROGER :

A bane ! A bane ! («* J’ai mal ! J’ai mal ! »)

ANNA :

J’ai réussi, en tous cas ! Il revient parmi nous.

GUILLAUME :

Super ! Il me manquait déjà...

Jean René retire la matraque et Roger a un spasme. Jean René saute vivement en arrière...

JEAN RENE :

Gaffe ! Gaffe ! Il va dégomber!

Tous se reculent. Roger reprend difficilement son souffle...

Ouf ! J'ai bien cru qu'il allait baptiser mes Weston !

ANNA :

Respirez, là, doucement, respirez... Voilà, c'est bien...

ROGER (*voix bredouillante, à peine compréhensible*):

Vous êtes tous en état d'arrestation... A plat ventre, les mains dans le dos...

JEAN RENE :

Oh ! Oh! Coucou ? On est déjà en taule, bonhomme !

ROGER :

Hein ? Alors tout ça n'était qu'un rêve ?

GUILLAUME :

C'est fragile un policier, finalement. On ne se rend pas compte.

ANNA :

Concentrez-vous ! Regardez là ... Combien j'ai de doigts ?

Elle tend ses mains, paumes grandes ouvertes. Roger reste un moment hébété en fixant la paume, à quelques centimètres de lui...

ROGER :

Deux ?

JEAN RENE :

Ah d'accord. Il est devenu Neuneu.

GUILLAUME :

Personne ne fera jamais la différence.

ANNA :

Mais non, il est en état de choc. C'est rien, ça va passer, venez-vous asseoir, appuyez vous sur moi.

ROGER :

Merci beaucoup madame. Ouh la, y'a des papillons noirs qui essaient de manger mes cheveux...

ANNA :

Pas de stress ! Il sont pas méchants, ils vont s'en aller...

Il se lève et la suit en trainant des pieds jusqu'au banc. Jean René remarque alors que Guillaume joue avec le fusil...

JEAN RENE :

Posez ça, vous voulez bien ?

GUILLAUME :

Pourquoi ?

JEAN RENE :

Je sais pas, ça me rassure pas trop de vous voir faire le guignol avec un Riot-Gun. Posez-le avant de blesser quelqu'un !

Guillaume le met en joue...

GUILLAUME :

Tu balises, hein, Mazerolle ?

JEAN RENE :

Je ne « balise » pas, je suis prudent et vous êtes visiblement jeune, impulsif et passablement con.

GUILLAUME :

Et si j'étais un agent du vieux Shlomo ? Hein ? Un tueur grassement payé, par exemple ? Ah, on fait moins le fier là ? Fouette-fouette dans son calbuth!

JEAN RENE (*vaguement inquiet*):

Soyez un peu adulte et rangez ce flingue au lieu de dire n'importe quoi !

GUILLAUME :

T'as raison, c'est trop tentant ! Je ne voudrais surtout pas rater ton futur procès. Au nom du peuple, je désarme ce commissariat.

Guillaume jette le fusil derrière les grilles de la cellule...

JEAN RENE :

Qu'est-ce qu'il fait ?! C'était notre seule arme, bon dieu ! Mais t'es pas vrai, toi ! Fallait le mettre de côté, on sait jamais !

GUILLAUME :

Non, non, c'est mieux. Comme ça, personne ne se servira de cet engin de mort.

JEAN RENE :

Bon, je ne discute même pas, je vais le ramasser... Donne-moi les clés, toi !

ROGER :

Que... Quoi ?

GUILLAUME :

Laisse cette arme où elle est ! C'est un coup à faire une connerie, tu l'as dit toi-même.

Jean René fouille dans la poche de Roger et s'empare du trousseau, Guillaume veut l'en empêcher...

GUILLAUME (*s'emparant de la clé*):

Non ! Lâche ça je te dis !

JEAN RENE (*essayant de récupérer la clé*) :

Mais bordel, tu vas pas bientôt arrêter de nous casser les couilles, toi ?
T'es pire qu'une tique !

GUILLAUME :

Je ne laisserai pas un financier véreux tirer sur des travailleurs en colère !

JEAN RENE (*lui tordant le bras*):

Ouvre ta main ! Ouvre ta saloperie de main, je te dis, ou je te casse le poignet !

GUILLAUME :

Aïe ! Aïe !

Guillaume fait malencontreusement tomber les clés dans le trou de la cuvette des WC...

JEAN RENE :

Non ! Oh non...

GUILLAUME :

Et ben voilà, comme ça c'est réglé !

JEAN RENE :

Bravo ! Champion du monde ! Vraiment le roi des cons !

ANNA :

Vous êtes pires que des gosses ! Qui va nous ouvrir la porte maintenant ?

ROGER :

Eux, là, dehors... La bande des quatre chemins. Ils vont trouver un moyen d'entrer et nous travailler au cutter.

GUILLAUME :

Toi, oui ! Mais pas nous ! C'est toi le flic.

JEAN RENE :

Bon, il y a pas le choix, faut les récupérer. C'est toi qui les as fait tomber, c'est toi qui vas les chercher.

GUILLAUME :

Même pas en rêve, je mets les mains là dedans !

JEAN RENE :

Génération d'assistés !

ANNA :

Alors on fait quoi ?

Jean René enlève sa veste et retrousse ses manches...

JEAN RENE :

Ah elle est courageuse l'extrême gauche ! Pour faire des grands discours, ça se bouscule au porte-voix, mais quand il s'agit de plonger ses mains dans la merde, il n'y a plus personne !

GUILLAUME :

C'est vrai qu'à droite, ça vous pose moins de problèmes... Question d'habitude.

ANNA :

Vous devenez lassants tous les deux.

Jean essaie désespérément d'attraper les clés en passant sa main dans le trou des chiottes, mais il ne peut les atteindre...

JEAN RENE :

Ah la vache, c'est immonde... Elles sont là... Je les sens au bout de mes doigts... Ah non, c'est pas les clés... Si... Les voilà ! Merde ! J'y arrive pas ! C'est trop bête, il s'en faut de quelques centimètres...

GUILLAUME :

Ah ! Quelques centimètres, des fois, ça fait toute la différence. J'ai pas raison Anna ?

ANNA :

Garde tes plaisanteries vaseuses pour tes copines étudiantes.

ROGER :

De toute façon, moi je vous dis qu'on est mieux ici que dehors. Tiens, ils sont partis les papillons.

ANNA :

Ils ont de la chance...

Silence. Jean René sort son bras souillé, s'essuie sur sa chemise et retourne s'asseoir l'air furibard...

SCENE 10

Des cris se font entendre à l'extérieur de la cellule...

VOIX OFF :

« A mort les keufs ! »

ROGER :

Ca y est, ils sont là. Oh bon dieu, pourvu que la porte résiste...

JEAN RENE :

On a plus aucun moyen de se défendre ! T'es content ?

GUILLAUME :

Mais se défendre de qui ? De quoi ? Si on avait encore les clés, on pourrait leur ouvrir nous même...

Il crie...

Bravo, les mecs ! Vous êtes nos libérateurs !

ROGER :

Mais vous ne comprenez pas ! Moi, ils me connaissent ! Ils vont me massacrer !

GUILLAUME :

Quand on se comporte salement, on finit salement. Personnellement, je ne te pleurerai pas.

ROGER (*attrapant Jean René par la manche*):

J'ai jamais voulu être flic ! Je voulais être garde forestier ! C'est vrai !

JEAN RENE :

Oui, d'accord, mais lâchez ma chemise ! Agrippez-vous un peu à lui, aussi ! Pourquoi toujours moi ?

ROGER :

Ma passion, c'était les arbres, la nature, le silence ! Et puis la pêche... Ah, la pêche, putain ce que ça me manque !

GUILLAUME :

Et notre passage à tabac, c'était en souvenir des truites ?

ANNA :

C'est vrai que vous y êtes allé de bon cœur !

ROGER :

C'est le boulot. Vous croyez que ça m'amuse ? Faut pas s'attacher aux gens !

ANNA :

Entre ne pas s'attacher aux gens et les rouer de coups, il y a quand même une différence.

ROGER :

Vous ne vous rendez pas compte de la pression qu'on subit... Du chiffre ! Ils veulent du chiffre ! Payé des clopinettes, habillé en schtroumpf, à se faire cracher dessus en permanence...

GUILLAUME :

Eh, oh, ça va, personne ne t'a forcé à signer !

ROGER :

Bien sûr que si ! Sandrine ! Ma femme ! Soit disant qu'elle s'emmerdait à la campagne, elle voulait que je passe le concours, qu'on monte à Paris, j'allais gravir les échelons qu'elle disait, on aurait la sécurité de l'emploi ! Tu parles !

JEAN RENE :

Servir la République, c'est un sacerdoce. Mais il faut un minimum de discernement.

ROGER :

A Paris, on n'y a même pas vraiment vécu, en plus... Ces fumiers m'ont tout de suite muté à perpette, en « zone sensible », un logement de fonction sinistre dans une cité-dortoir... Franchement, je vois pas où elle est, la sensibilité !

GUILLAUME :

T'as fini de pleurnicher ? Je ne sais pas si t'es au parfum, mais aujourd'hui de « vrais travailleurs », avec de « vrais métiers » dorment dans leurs bagnoles parce qu'ils ont plus d'appart' !

JEAN RENE :

Attention, dans le tas, il y a beaucoup de roumains ! Ca fait partie de leur culture, ce sont des gens du voyage.

ANNA :

Bien sûr : tous fanas du camping ! Ils vouent un véritable culte à Trigano !

ROGER :

Ben moi j'en ai même plus, de bagnole ! Ils me l'ont désossée trois fois. Résultat : on bouge plus, même le week end ! Ma femme reste vautrée devant la télé à s'empiffrer de chips au bacon, elle est grosse comme une vache ! On se parle plus, on baise plus, et elle me traite comme une merde !

Il craque et s'effondre en larmes...

JEAN RENE :

Elles finissent toutes comme ça, mon vieux ... Elles veulent nous tenir en laisse, alors que nous sommes nés pour courir vers l'horizon. C'est ainsi : La femme voit large, l'homme voit loin.

ANNA :

Quel philosophe ! Monsieur Mazerolle est comme Rimbaud : trafiquant d'arme, mais aussi poète à ses heures !

GUILLAUME :

Comptez pas sur moi pour faire Verlaine.

ROGER :

... Après on s'étonne qu'il y ait autant de suicide chez les policiers.

JEAN RENE :

Vous ne voyez pas que cet homme souffre ?

ROGER :

... Même ici, au boulot, j'ai jamais réussi à m'intégrer. J'ai pourtant tout fait pour : j'ai pris ma carte à leur syndicat, je rigole à toutes leurs vanes pourries, j'ai jamais été bégueule sur le pastaga, je ne comprends pas...

GUILLAUME :

Change de femme, change de métier. Tu nous emmerdes !

JEAN RENE : (*à Guillaume*)

On voit que vous n'avez jamais connu l'amour.

ROGER :

Je sais pas à quel moment ça a merdé... C'était bien parti pourtant. On s'est connu aux vendanges dans le Médoc, elle portait une petite robe à fleurs ! Le coup de foudre absolu. Quand je l'ai vue, le temps s'est arrêté. J'ai failli m'entailler la cuisse avec mon sécateur ! Tous les gars du bourg la reluquaient en bavant, mais c'est moi qu'elle a

choisi ! Je me rappelle, la première fois on l'a fait dans l'étable, à côté de l'âne qui nous regardait avec ses bons yeux...

GUILLAUME :

Waow ! Le petit Jésus dans la crèche... La symphonie Pastorale version Marc Dorcel !

ROGER :

Quand je pense qu'aujourd'hui elle se tape le gérant de la boucherie halal du carrefour Magenta, la salope !

JEAN RENE :

C'est moche. Mais que voulez-vous, la femme a toujours été fascinée par les mystères de l'Orient...

ANNA :

N'importe quoi !

ROGER :

Elle lui trouve des faux airs d'Omar Sharif ! Ben, on a raison de dire que l'amour est aveugle ! Parce que lui, contrairement au vrai, ses tuyaux sur le tiercé, il peut se les garder ! Il m'a fait perdre une fortune, ce con là.

JEAN RENE :

Ce n'est peut être qu'une passade...

ROGER :

Non, faut se rendre à l'évidence : je représente plus rien pour elle. Il y a des soirs, j'ai l'impression d'être une crotte de chien oubliée sur le tapis. Elles sont loin les vendanges de l'amour ! Quand j'y repense, j'aurais mieux fait de me trancher l'artère fémorale au milieu des vignes...

JEAN RENE :

Ne dites pas ça. On a vu parfois rejaillir le feu...

ROGER (*le coupant*) :

Vous savez ce qu'elle m'a sorti ? Que dans ses yeux à lui, elle voyait les sables du désert ! Non mais je vous demande un peu ! Il porte des doubles foyers !

ANNA :

Peut-être pas en permanence...

JEAN RENE :

Vous avez rué dans les brancards, j'imagine ?

ROGER :

Je l'ai enfermé dans la cuisine, mais elle hurlait à la mort. C'était insupportable. Ca m'a brisé le cœur. Je me dégoutais moi-même. Alors je l'ai libéré et je suis parti dans la nuit sans me retourner.

JEAN RENE

Abandon du domicile conjugal ? Juridiquement, ce n'est pas très malin.

ROGER :

J'étais comme fou ! J'ai erré dans la cité en chialant comme un môme, et puis j'ai piqué la mobylette du concierge pour faire le tour du périph en sens inverse, à fond les manettes. Je voulais finir comme Coluche.

GUILLAUME :

Bah alors ? T'as pas croisé de camion ?

ROGER :

Si, plein ! Mais chaque fois, ils réussissaient à m'éviter. Même pas foutu d'avoir un bel accident ! Je suis tombé en rade du côté de la Villette, alors j'ai balancé la mob du haut d'un pont et je suis rentré à pied. Ca m'a soulagé.

JEAN RENE :

Mon pauvre vieux. Ca dure depuis longtemps, cette liaison ?

ROGER :

Pendant des mois, elle m'a ramené des bricks à l'œuf et des barquettes de couscous, et moi, comme un bon con, je finissais en saucant toute mon assiette ! J'ai rien vu venir !

JEAN RENE :

Vous aviez confiance ! Comme Ulysse en Pénélope...

GUILLAUME :

Oui, ou comme papa dans maman ! On arrête le courrier du cœur là ; tu raconteras tout ça à tes potes des quatre chemins...

JEAN RENE :

Ne l'écoutez pas, continuez à parler, ça va vous libérer...

GUILLAUME :

« Vous libérer » ! T'es le roi de la métaphore !

ANNA :

Vous vous préoccupez des états d'âmes d'autrui maintenant ?

JEAN RENE :

J'ai vécu trois divorces, 12 ans de procédure. Donc, oui, je comprends le cauchemar que doit vivre cet homme.

ANNA :

C'est beau la compassion ! Et le cauchemar des millions de petits épargnants que vous avez spoliés avec la complicité du FMI, ça vous bouleverse aussi, j'imagine ?

SCENE 11

JEAN RENE :

Je savais les tapineuses branchées « bourses », mais FMI c'est plus rare – quoique... Alors je vous repose la question : Vous êtes qui, au juste ?

ANNA :

Je suis journaliste. Ca vous rassure ?

GUILLAUME :

Sans dec' ? Qu'est-ce que tu fous là sapée en pouffiasse, alors ?

ANNA :

Je faisais un reportage sur les prostituées venues des pays de l'est. J'avais réussi à infiltrer un réseau ukrainien, mais la malchance a voulu que je sois la seule à me faire embarquer au moment de la rafle... C'est assez cocasse finalement !

JEAN RENE :

Pourquoi n'avoir rien dit aux flics ?

ANNA :

J'ai voulu vivre l'expérience jusqu'au bout. Voir comment ces pauvres filles étaient traitées. J'ai vu...

JEAN RENE :

Une journaliste ! J'aurais du m'en douter.

ANNA :

Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à une nuit aussi riche en rebondissements. Mon domaine, c'est plutôt la finance et le politique d'habitude.

GUILLAUME :

Délire ! Alors, comme ça... T'es pas une pute ?

ROGER (*désespéré*):

C'est toutes des putes...

ANNA :

Il y avait longtemps ! C'est marrant comme il y a deux poids deux mesures dès qu'on parle au féminin : un homme public, c'est un mec connu, une fille publique, c'est une pute ! Un chauffeur, c'est un routier, une chauffeuse, c'est une pute ! Un gagnant, c'est un battant, mais une gagneuse, hein, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre qu'une pute ! Ben, vous êtes beaux, tous les trois ! Du libertaire au frontiste, il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Mais qu'est-ce qu'elles vous ont

fait vos mères, pour que vous soyez comme ça ? Pour vous, la femme, c'est forcément une maman, une putain ou une bonniche ! Ah non, je suis bête, j'oublie les saintes, vierges de préférence, sinon c'est caca.

JEAN RENE :

Oh, ça va ! Le couplet féministe façon Simone de Beauvoir, j'ai déjà donné ! Ma seconde femme était abonnée à Télérama ! Nom de Dieu, qu'est-ce qu'elle a pu me faire chier !

ANNA :

La suffisance du mâle occidental ! Pourquoi lutter contre les talibans ? Vous êtes les mêmes, sauf qu'ici la Burka est insidieuse : c'est vous qui avancez masqués !

GUILLAUME :

Oh, n'exagérez pas ! Je suis allé à Kandahar avec une ONG, ben je vais vous dire...

ANNA :

Dis rien ! Ok ? Dis plus rien. Je connais, figure-toi, j'ai même aidé quelques afghanes à fuir le pays pendant un reportage.

GUILLAUME :

Ah ? C'est bien ça.

JEAN RENE :

C'est pas « Tintin », c'est « Titine », la courageuse petite globe-trotteuse ! D'accord ! Alors dis-moi, ma chérie, qu'est-ce que tu crois savoir à mon sujet ?

ANNA :

A peu près tout. Je sais que cette fois, Raoul Hautepin ne vous apportera pas son soutien, je sais que le quai d'Orsay s'appête à dénoncer vos pseudos-missions en Centre Afrique, et surtout, je sais que les fichiers de Deep Clear Management sont depuis hier entre les mains du juge Vandernoot.

JEAN RENE :

Qu'est ce que c'est que ces élucubrations ?

ANNA :

C'est fini, monsieur Mazerolle ! Vos bons amis vous ont balancé. Apparemment, vous êtes le seul à ne pas le savoir.

JEAN RENE :

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Vous prêchez le faux pour savoir le vrai, je ne suis pas un enfant de chœur mademoiselle... Mademoiselle comment, au fait ?

ANNA :

Lamberti. Anna Lamberti.

JEAN RENE :

Oh, putain! Anna Lamberti... La fouille merde du « Monde » ! Bingo ! C'est ma soirée !

GUILLAUME :

Mais oui ! Maintenant je me souviens ! Je vous reconnais ! Je vous ai vu à la télé, chez Ardisson ! Super, votre bouquin sur les trafics d'organes !

ANNA :

Vous l'avez lu ?

GUILLAUME :

Euh, non, j'ai pas eu le temps, mais il paraît que ça tabasse grave !

ANNA :

Que ça « tabasse grave » ?

GUILLAUME :

Ben ouais, quand même, les masques tombent, quoi...

ANNA :

Mais t'es qui, toi, avec ta grande gueule ? D'où tu sors pour la ramener comme ça à tout bout de champs ?

GUILLAUME :

Eh ! On est du même bord, pourquoi tu m'engueules ?

ANNA :

Je te sens pas. Avec tes discours d'avant-guerre qui puent la naphthaline, je suis sûr que t'es un fils de bourge.

JEAN RENE :

Bien vu. Les vrais prolétaires votent FN aujourd'hui, coco.

ANNA :

Imbécile !

GUILLAUME :

Mais...Mais je vous emmerde tous les deux ! Et puis, je ne vois pas le rapport ! On peut très bien sortir d'un milieu aisé et être révolté par l'injustice ! Marx et Lénine n'étaient pas spécialement indigents, je vous signale !

JEAN RENE :

Exact ! Le seul prolo de la bande, ce fut Staline. Hitler aussi était un crève-la-faim. Quelle revanche pour les damnés de la terre !

ANNA :

Le cynisme ne tient pas lieu de morale, monsieur Mazerolle. Un fils du peuple qui dépouille le peuple, franchement, ce n'est pas glorieux non plus...

GUILLAUME :

C'est même carrément immonde !

JEAN RENE :

Arrêtez votre prêchi-prêcha ! J'en connais des tas, comme vous, des « Mères Térésa de la com », des « Don Quichotte de l'internet » ! Si je vous dis que vous enculez les mouches, vous allez me dire que c'est une espèce protégée...

ANNA :

Allez-y, crachez votre venin, il vous en reste une petite goutte coincée au fond de la gorge.

GUILLAUME :

Ce type est un social-traitre dans toute l'abjection du terme !

JEAN RENE :

T'es un vrai cas d'école, toi. Tout droit sorti d'un almanach du front populaire. Tu ferais passer les militants du NPA pour des centristes du MODEM !

GUILLAUME :

Je t'emmerde. Les vampires, on s'en débarrasse avec un pieu dans le cœur.

ROGER :

Chut... Ecoutez... Derrière la porte... Ca y est... Ils sont là...

On entend des voix étouffées, des cliquetis métalliques, quelqu'un tape sur la porte en hurlant (voix assourdie)...

Voix Off :

Sors de ton clapier Charogne !

ROGER :

Faut récupérer le flingue. Je veux pas finir comme l'adjoint au maire.

Il enlève sa ceinture, va vers les toilettes et tente d'attraper les clés avec la boucle du ceinturon...

JEAN RENE :

Voilà qu'il se réveille, l'épileptique ! Vous n'auriez pas pu faire ça tout à l'heure ?

ANNA :

Vous pensez vraiment y arriver ?

ROGER :

Oui, le ceinturon est aimanté. C'est un voleur de bagnole qui m'a refilé le truc... Un gitan, mais... Bien !

GUILLAUME :

On ne va quand même pas laisser cet enfoiré récupérer son gun ?

ANNA :

Pourquoi pas ? Il est le seul à avoir le droit de s'en servir.

ROGER :

Exactement, c'est pour ça que j'ai signé : servir et protéger. Faites-moi confiance.

GUILLAUME :

Vous êtes malades ! Ca va tirer dans tous les coins ! Bonjour la partie de squash !

JEAN RENE :

Il y a toutes les chances, ouais... Vous vous imaginiez finir dans les faits divers, Lamberti ?

ANNA :

Pas avec vous, non.

ROGER :

Je les ai !

Il ressort avec précaution les clés dégoulinantes...

JEAN RENE :

En revanche, si on leur donne « Jojo-la-Matraque », ils nous foutront peut-être la paix ?

GUILLAUME :

C'est lui qu'ils veulent ! Ca fait des années qu'il doit jouer les gros bras dans le quartier, à balancer des PV tout azimuts, à contrôler au faciès, à pourrir la vie des riverains. Les gens veulent se venger, c'est bien naturel. Qui ne les comprendrait pas ?

JEAN RENE :

Evidemment, sa fin risque d'être ignoble. Vous vous sentez prêt à vivre avec ça ? Moi oui.

GUILLAUME :

C'est sûr qu'on ne va pas protéger un salopard de son acabit. D'autant que tous les deux, on lui doit une sérieuse branlée.

JEAN RENE :

Et ben voilà, le peuple a voté ! Désolé, mon pauvre vieux mais c'est vous ou nous. Et puis vous vouliez mourir de toute façon...

Jean René et Guillaume s'approchent, menaçants...

ROGER :

Attention, hein ! J'ai fait un stage avec les gars du RAID ! Ils ont fait de moi une machine à tuer, je vous préviens !

Guillaume et Jean René se jettent sur Roger, qui fait des moulinets avec son ceinturon .

SCENE 12

S'ensuit une empoignade plutôt ridicule...

GUILLAUME :

Vas-y, Mazerolle ! Je le tiens !

ROGER :

T'en as pas eu assez, toi ? T'en veux encore ?

Les clés tombent à terre pendant la mêlée. Anna les récupère...

JEAN RENE :

Arrêtez de gigoter, on va vous faire mal ! Hé attention, qu'est-ce qu'elle nous fait l'autre... Non !

Anna sort de la cellule et referme derrière elle. Les trois hommes se figent. Elle récupère le flingue...

ANNA :

Vous êtes pires que lui ! Je ne participerai pas à un lynchage. Quand à vous, vous n'êtes pas en état de protéger qui que ce soit.

JEAN RENE :

Et quand les autres vont débouler, vous allez faire quoi ? Un rempart de votre petit corps ?

ANNA :

La porte est blindée. Ils finiront par se lasser. Et d'ici là, on peut toujours espérer que la cavalerie arrive...

GUILLAUME :

L'espoir fait vivre !

La meute cogne à nouveau sur la porte. On entend proférer des menaces...

VOIX OFF :

On t'aura, enculé !

ROGER : (*Bousculant les deux autres et s'adressant à Anna...*)

Vous m'avez aidé tout à l'heure. Alors, je suis prêt à fermer les yeux, mais faut me rendre mon arme et mes clés. Tout de suite. Allez, exécution, on ne discute pas !

ANNA :

Oh si ! On en discutera plus tard avec vos collègues. S'ils reviennent un jour...

ROGER :

Attention, hein ! Séquestration d'un fonctionnaire de police sous la menace d'une arme : dix ans minimum aux assises. Réfléchissez bien!

ANNA :

Mais je ne vous menace pas, monsieur Santini. Je vous protège de vos pulsions mortifères.

JEAN RENE :

Epargnez nous votre jargon de scribouillarde, vous n'êtes pas sur un plateau de télé. Ouvrez cette porte, je vais leur parler, moi, aux « zoulous »...

GUILLAUME :

Ouais, t'as raison, je suis sûr qu'ils vont te prêter une oreille attentive.

JEAN RENE :

Mais oui ! Au pire des cas, je leur file ma Rolex. Vous croyez qu'ils vont cracher sur deux ans de salaire ?

ROGER : *(Dubitatif...)*

C'est à dire qu'ils ne travaillent pas des masses... Je suis pas bien sûr qu'ils calculent comme ça...

ANNA :

Pourquoi pas des peignes et des miroirs ? Avec deux trois carambars en bonus ? Pour qu'ils se régalent jusqu'à Noël...

JEAN RENE :

Et pourquoi pas ? C'est une méthode qui a fait ses preuves ! C'est à cause de gens comme vous qu'on a perdu toutes nos colonies ! Vous ne croyez en rien !

ROGER *(A Guillaume...)*:

Quand je pense que c'est toi, petit connard, qui est responsable de tout ce bordel !

GUILLAUME :

Pardon ?

ANNA :

Pourquoi vous dites ça ?

ROGER :

C'est lui qu'a foutu le feu à l'épicerie kurde.

GUILLAUME :

Mais pas du tout ! Je visais les CRS!

ROGER :

Ouais, ben c'est l'épicerie qu'a pris ! Et le feu s'est propagé à l'hôtel bourré d'immigrés juste au dessus ! Et vas-y que ça dégénère en émeute raciale ! Après on accuse la police ! Merde, quoi !

GUILLAUME :

Je n'ai jamais fait ça. Tous les opprimés sont mes frères.

ROGER :

Ton cocktail a rebondi sur l'enseigne de l'opticien avant d'exploser dans l'épicerie, bougre de couillon ! Tu crois que t'es là pourquoi ? T'as crâmé des kurdes et des chinois, t'es fier ?

GUILLAUME :

OK, je suis pas champion de basket ! N'empêche que si les CRS n'avaient pas chargé ces familles et matraqué des bébés, on en serait pas là !

ROGER :

Les caméras de surveillance, elles ne racontent pas d'histoires. Quand on verra ta gueule au JT, tu pourras tester de près tes théories sur l'amitié des peuples avec les pyromanes.

JEAN RENE :

Et dire que c'est moi qu'on accuse d'avoir les mains sales !

ANNA :

Lui n'a pas prémédité son geste, toute la nuance est là.

GUILLAUME :

Un malheureux rebond ! Putain, j'avais un vent contraire, le soleil en pleine gueule et des CRS qui me fonçaient dessus ! A vingt centimètres près, je faisais basculer l'Histoire !

ANNA :

Ah mais, vingt centimètres, des fois ça fait toute la différence, n'est-ce pas ?

GUILLAUME :

Oh, ça va ?! ... C'est sûr qu'en ne faisant rien, on ne risque pas de se tromper !

Il va s'asseoir sur son banc et boude...

JEAN RENE :

Ca vous plaît, hein ?

ANNA :

Quoi ?

JEAN RENE :

Ben d'être là, peinarde, du bon côté des barreaux, avec les clés et ce gros flingue entre vos cuisses. Ca vous donne l'impression d'avoir une... une queue?

ANNA :

Vous êtes un grand malade, monsieur Mazerolle...

JEAN RENE :

La petite cheftaine avec sa morale à la con, qui aime bien gratter la plaie sous la croûte, qui regarde, qui juge, qui doit « témoigner » !

ANNA :

Il faut bien que quelqu'un le fasse. Sans liberté de presse, il n'y a pas de démocratie possible.

JEAN RENE :

Quelle presse ? Vous parlez de votre torchon que plus personne ne lit, mais qui demande quand même au méchant Capital de le maintenir sous perfusion ?

ANNA :

Vous préféreriez qu'il n'y ait plus la moindre voix pour dénoncer vos sales petites combines ? Aucun contre pouvoir, c'est ça ?

JEAN RENE :

Je vais briser un rêve, mademoiselle Lamberti : 90% de la presse française appartient à trois marchands d'armes. Alors pour la démocratie, vous repasserez par la case Pékin sans toucher 20000 francs !

ANNA :

Aucun de mes articles n'a jamais été censuré par les actionnaires. L'honneur d'un journaliste, c'est de dénoncer des affaires, pas d'y participer.

JEAN RENE :

Fouiller les poubelles pour trouver trois gouttes de sperme et des relevés de carte bancaire, c'est ça votre conception de l'honneur ? Joli métier !

ANNA :

Arrêtez les clichés, je ne travaille pas pour les tabloïds.

GUILLAUME :

Malheureusement, tous ne sont pas comme vous. Dans l'ensemble, vos confrères, ne font que relayer la voix de leurs maîtres.

JEAN RENE :

Des hyènes qui dévorent la main qui les nourrit, oui !

ANNA :

Mettez-vous d'accord ! Soit on est des vendus, soit des fanatiques de l'inquisition, mais c'est difficile d'être les deux !

A cet instant, on entend distinctement le bruit d'une scie électrique qui s'attaque à la porte... Anna se lève, indécise et effrayée...

ROGER :

Cette fois ils vont y arriver, ils ont du chouraver du matos en face, chez « Monsieur Bricolo » ! On est morts !

GUILLAUME : *(hurlant...)*

Bravo ! Bravo les gars ! Vous êtes nos sauveurs !

(Il chante...)

« Debout, debout, compagnons de misère, l'heure est venue, il faut se révolter... »

JEAN RENE :

Mais ta gueule, toi, avec ton répertoire Maurice Chevalier !

Jean René lui administre une calotte derrière la tête...

JEAN RENE :

Et vous, pauvre gourdasse, qu'est ce que vous attendez ? Tirez dans le tas, nom de Dieu, ou filez moi le flingue !

Un claquement de lame brisée se fait entendre, suivi d'un hurlement de douleur ; instantanément la lumière vacille, une rampe de néon s'éteint et seule une applique diffuse sa lueur blafarde sur le décor...

VOIX OFF MOKTAR :

Naaaardine !

VOIX OFF *(étouffée de gaulois de banlieue)* :

La putain de scie de sa race ! Ca va Momo, ta main ?

ROGER *(hystérique)*:

Ah Ah Ah ! Bien fait ! Je suis bien content ! J'espère que tu t'es bien mutilé !

JEAN RENE :

Chut ! Taisez-vous, malheureux ! Laissez-moi négocier, j'ai l'habitude...

On entend encore des jurons étouffés...

JEAN RENE :

Hé les petits gars ! J'ai pas mal de liquide sur moi ! Ca vous intéresse ? Je suis sûr qu'on peut s'arranger ! Hein ? Et après je vous invite tous à venir bouffer des huitres ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Silence...

JEAN RENE :

Bah quoi, je ne dis pas de conneries, c'est pas interdit par l'Islam, les huitres ?

ANNA :

Je ne vois pas très bien le rapport...

JEAN RENE :

Ben je sais pas, comme ils ne répondent pas, je me pose des questions ! Je ne tiens pas à offenser qui que ce soit... Les juifs, je sais qu'ils en mangent, mais les autres... ?

ANNA :

Parce que pour vous, ces jeunes excités sont tous des maghrébins, forcément recrues d'Al Quaïda ? Vous vous croyez où ? Sur le front afghan ?

JEAN RENE :

Hé, reprenez-moi si je me trompe ! On a bien atterri au-delà de la petite ceinture ?

GUILLAUME :

Et alors ?

JEAN RENE :

Alors j'ai pas l'impression d'être entré sur « les Terres du Clan Campbell », ou bien j'ai raté toutes les médinas écossaises !

ANNA :

Ca fait combien de temps que vous n'avez pas vu la banlieue ?

JEAN RENE :

Je vous arrête tout de suite, j'étais à Roissy pas plus tard qu'hier !

ANNA :

Non, je veux dire autrement qu'à travers des vitres teintées. Parce que la réalité des quartiers et de ses joyeux HLM, c'est Babel ! Des africains et des arabes, bien sûr ! Mais aussi des polonais, des indiens, des sikhs ! Et des auvergnats et des bretons, il y en a aussi ! Ce sont surtout, de plus en plus, des précaires, abandonnés dans ces ghettos par vos magouilleurs en cols blancs !

GUILLAUME :

Et paf !

JEAN RENE :

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis pas urbaniste.

ANNA :

Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est que les événements de ce soir n'ont pas grand-chose à voir avec le nom d'Allah.

JEAN RENE (*haussant les épaules*):

D'accord, ce sont sûrement des finlandais déçus par la zone euro !

ROGER :

Oh! Fermez-la ! Qu'est qu'ils fabriquent ? C'est bizarre, on n'entend plus rien...

GUILLAUME :

Voilà ! Maintenant ils nous prennent pour des ennemis ! On marche sur la tête !

Il crie...

Je suis un prisonnier politique ! Sortez-moi de là, camarades !

ANNA :
Tais toi !

Anna s'approche de la porte blindée et tend l'oreille. La lampe grésille, s'éteint, se rallume, pendant que tous guettent un signe venant de l'extérieur...

SCENE 13

Silence...

ANNA :
Je comprends pas ce qui se passe. C'est flippant.

JEAN RENE :
Ouais... C'est Alamo avant l'arrivée des troupes mexicaines. Très bon film, au demeurant...

ROGER :
Ah ben merci ! Pour finir comme Davy Crockett. Rio Bravo, je préfère ! Au moins ils s'en sortent...

JEAN RENE :
Ah oui ! Howard Hawks ! Enorme ! Avec Dean Martin, le poivrot qu'a les mains qui tremblent ?

ROGER :
Et le vieux Stumpy à qui on dit jamais rien, et qu'on laisse tout seul garder la prison face à la foule déchaînée...

JEAN RENE :
Comme quoi, un classique ne vieillit jamais.

GUILLAUME :
Ca ne m'étonne pas que vous aimiez tous les deux ce gros facho de John Wayne ! C'est cohérent.

JEAN RENE :

Ah ouais ? Et toi, c'est quoi ton cinéma ? Godard, c'est ça ? Rohmer ?
Des trucs bien chiants ?

ROGER :

Qui c'est le deuxième ?

GUILLAUME :

Le cinéma, c'est pas uniquement des gros lourds enfouraillés qui se tirent dessus à tout bout de champs ! Il y a un cinéma de la pensée aussi, figurez-vous, un cinéma qui interroge le monde, mais ça c'est hors de votre portée !

JEAN RENE :

J'te vois d'ici te branler la tronche à la cinémathèque devant des films bulgares sous-titrés en cyrillique !

ANNA :

S'il vous plaît, on pourrait pas faire un break ?

GUILLAUME :

Ouais, ouais, d'accord. Après tout, vous avez le droit d'aimer les westerns, chacun sa mythologie, qu'est-ce que j'en ai à foutre !

ROGER :

Le petit jeune prétentieux dans Rio Bravo, il s'appelait comment déjà...

JEAN RENE :

La tête à claques qui en fait des caisses ? Attends voir...

ROGER :

« Colorado » ou « Mississippi » ?

ANNA :

Colorado. Mississippi, c'était dans le remake.

JEAN RENE :

Exact !

ROGER :
Dans Rio Lobo ?

JEAN RENE :
Mais non ! Rio Lobo, c'est le troisième. Mississippi, il est dans le deuxième : El Dorado ! Vachement bien aussi ! Avec Mitchum à la place de Dean Martin ! ... Bon allez, on enterre la hache de guerre. Cigare ?

Tirant un étui de sa poche intérieure, il s'adresse à Roger...

ROGER :
Normalement on n'a pas le droit, mais là, c'est vrai que bon...

JEAN RENE :
Putain ! Ils sont trempés ! Quel con ! Je me suis essuyé dessus tout à l'heure.

ROGER :
Ah ! Dommage.

JEAN RENE :
C'est à cause d'injustices comme ça que j'ai cessé de croire en Dieu.

ANNA :
Chut, taisez-vous deux secondes...

Anna s'approche de la porte pour y coller son oreille...

ROGER :
Restez pas devant la lucarne, ils vont vous exploser ! C'est sournois et compagnie, ces mecs là !

ANNA
Rien... Plus un bruit. Pas même un murmure...

ROGER :

Ils ont sûrement été chercher une voiture-bélier. Ca se fait beaucoup ces derniers temps...

JEAN RENE :

Enfin, nous ne sommes pas place Vendôme !

ANNA :

Je crois qu'ils sont partis.

Silence...

Ca fait du bien un peu de calme...

ROGER :

Dans l'horoscope du Parisien, ils disaient que cette semaine, les Balances risquaient de se retrouver dans l'œil du cyclone. Sur le coup j'étais sceptique, mais le fait est que...

JEAN RENE :

Depuis la nuit des temps, tous les grands de ce monde ont consulté les oracles : César et les Ides de Mars, Catherine de Médicis, Mitterrand, Chirac !... Moi !

ANNA :

Alors, si vous aussi... On s'incline.

JEAN RENE :

Ah pardon, les sciences divinatoires sont une offense à votre intellect. C'est vrai qu'il n'y a pas de rubrique astrologique dans « le Monde ».

ANNA :

Ne faites pas la bête Mazerolle. Navrée de vous décevoir mais je ne polémiquerai pas davantage sur ce sujet.

JEAN RENE :

Bon. On ne peut plus polémiquer. On ne peut plus fumer. On ne peut plus conduire bourré. L'expression : « croupir au cachot » prend toute sa saveur.

Elle retourne s'asseoir... Silence.

GUILLAUME :

Je crève la dalle, moi... Pas vous ?

JEAN RENE :

Si, et puis il fait bien soif aussi...

ANNA :

C'est vrai qu'un verre d'eau ne serait pas malvenu.

Silence...

ROGER :

Vous ne le méritez pas, mais dans le râtelier d'armes, sous la planche du bas, vous trouverez de la Coppa corse et des boutanches de Patrimonio. Il y a un aussi couteau ... Par contre, j'ai que du pain de mie.

JEAN RENE :

Du Patrimonio ? Vous ne vous emmerdez pas, dites donc !

ROGER :

Je l'ai eu lors d'une perquise chez des arméniens qu'avaient braqué un Nicolas. Prise de guerre. Une caisse. Ils l'auraient pas apprécié de toute façon. Ils ont le palais bousillé par le raki, et puis le Patrimonio, ça se marie pas avec les Dolmas.

ANNA :

C'est bien règlementaire, tout ça ?

ROGER :

Je suis hypoglycémique. Passées 17 heures, si j'ai pas mon casse-dalle, je fais des chutes de tension. Je ne tiens pas à me retrouver sous une tente à oxygène à voir défiler ma vie en accéléré.

ANNA :

Vous avez un terrain fragile, c'est vrai, faut prendre soin de vous. Bon, ben d'accord, alors ! Buvons un coup et mangeons, ce sera toujours ça de pris. C'est quelle clé ?

ROGER :

La petite avec un sparadrap.

Elle se dirige vers le râtelier, l'ouvre, déplace une planche et sort un gros morceau de coppa, un couteau et une bouteille de rouge...

GUILLAUME :

Venez avec nous, c'est ridicule de rester toute seule de ce côté.

JEAN RENE :

Allez ma poule, je ne suis pas Strauss-Kahn !

ANNA :

OK. Mais le fusil reste là.

ROGER :

Gardez la clé si ça vous rassure... Par contre, laissez-moi ouvrir la bouteille, le bouchon est un peu duraille.

Anna dépose le fusil, ouvre et referme la porte derrière elle. Ils s'assoient sur les bancs...

GUILLAUME :

Donnez, je m'occupe de la coppa...

ANNA :

Merci.

Guillaume prend le couteau et s'attaque au découpage...

ROGER :

Pas trop fines les tranches pour moi, s'il vous plaît, sinon on sent plus le goût du cochon...

GUILLAUME :

Très bien... Moi, je les préfère à l'italienne, en chiffonnade, mais bon...

JEAN RENE :

Et bien pour une fois, on est d'accord : ma vision de la charcuterie a basculé lors d'un colloque en Toscane : plus c'est fin, meilleur c'est !

GUILLAUME :

Clair ! Ca change tout.

ANNA :

Domage qu'on n'ait pas des figues ou du melon pour aller avec.

ROGER :

Ah, perso le sucré-salé, je suis pas client. Truc de Bobos ça.

ANNA :

Quand même : toute la cuisine asiatique est basée là-dessus.

ROGER :

Ouais, ben moi, je touche pas à ces merdes.

Guillaume distribue les tranches de coppa et la bouteille tourne de main en main...

JEAN RENE :

N'empêche qu'ils savent vivre les ritals! Même dans les stations d'autoroute, leur café est à tomber.

ROGER :

Vous êtes gentils, mais faut vivre avec ! L'été, ils nous envahissent à Porto-Vecchio, ils foutent leurs papiers gras partout, ils parlent super fort, et puis faut voir comment ils se la pètent, surtout les gonzesses !

ANNA :

Donc Santini, c'est Corse ? Vous êtes plutôt 2A ou 2B ?

ROGER : (*Un peu gêné...*)

En fait, j'ai pas tellement vécu là-bas. Mes parents ont du émigrer sur le continent à ma naissance, suite à une vieille embrouille avec une famille de Sartène.

ANNA :

Une « Vendetta » ?

ROGER :

Une histoire de chemin mitoyen. C'est très compliqué. Mais bon, j'ai encore une cousine sur place, c'est mes racines quand même... Elle nous laisse dormir dans son garage quand on y va en vacances, on a juste à emmener nos matelas pneumatiques. On paie trois fois rien !

GUILLAUME :

Mmh... La vache ! C'est une tuerie, cette charcutaille ! Ca sent le maquis, la châtaigne, le gland...

JEAN RENE :

Il n'y a pas qu'elle !

ANNA :

On avait dit qu'on arrêtait ?

JEAN RENE :

Je rigole ! Ah, c'est bon de manger ! Je n'ai jamais compris les peuples qui négligent l'art de la gastronomie.

ROGER :

Faut-y être con !

ANNA :

Ou anglais.

GUILLAUME :

Ou pire que tout: allemand !

ROGER :

Oh, ils ont quand même la choucroute ! Moi, une «spéciale cervelas» avec quelques bonnes pintes, je dis jamais non !

JEAN RENE :

C'est alsacien. Donc français. On s'est battu pour ça.

GUILLAUME :

Franchement, vous en connaissez beaucoup, vous, des restaus teutons qui cartonnent à l'international ? Italiens, indiens, japonais d'accord, mais... allemands ?!

JEAN RENE :

Ils fabriquent de bonnes bagnoles, mais faut être lucide : pour la bouffe et l'humour, ils ont du mal à l'export.

ROGER :

Vous cuisinez, vous ?

ANNA :

Non, j'ai rarement le temps.

JEAN RENE :

Je vais vous surprendre, mais je réussis comme personne les œufs brouillés aux oursins et la caponata sicilienne.

ROGER :

Ah oui je connais ! Une sorte de ratatouille, c'est ça ?

JEAN RENE :

Non, Santini ! Non ! Même s'il existe une vague parenté, ça n'a rien à voir.

ANNA :

C'est marrant, j'ai du mal à vous imaginer transpirant aux fourneaux.

JEAN RENE :

Et bien vous avez tort. Ca me détend, ça me ressource, ça... Ca m'équilibre, en fait !

GUILLAUME :

Bien sûr, ouais ! Comme si tu n'avais pas de cuisinier à demeure !
« Alors, Kim, qu'est-ce qu'on mange ce soir ? » Tu nous prends pour des cons ?

JEAN RENE :

Vous savez, j'ai peu de moments de liberté. Je suis comme tout le monde : j'ai besoin d'évasion ! Les jets privés, les palaces anonymes, ce ne sont pas réellement des voyages. La cuisine, oui ! Rien que laver du riz basmati, c'est toute l'Inde millénaire qui chante et qui danse ! Un curry bien dosé dans un dal de lentilles, un petit soupçon de coriandre et hop ! Je me retrouve à Madras !

ROGER :

C'est pas faux, ce que vous dites. A chaque fois que Sandrine faisait de la paella, je me souvenais de nos vacances à Alicante, l'année où on a perdu le clébard. Ca me foutait les larmes aux yeux...

JEAN RENE :

Vous voyez ? C'est aussi un voyage dans le temps, la « Madeleine de Proust » ! En fait c'est toute l'histoire des peuples que nous devinons en savourant leurs spécialités.

ANNA :

Vous voilà furieusement cosmopolite, monsieur Mazerolle !

JEAN RENE :

Mais je suis plein de surprises, mademoiselle Lamberti. Vous pensez que tous mes voyages se sont cantonnés à des réceptions d'ambassades ? Si je vous disais que mes moments les plus heureux, je les ai vécu au sein d'une communauté Inuit, dans des conditions quasi-préhistoriques ?

ANNA :

Au temps pour moi : vous êtes un humaniste, en fait. Qui va à la rencontre des gens et des cultures.

JEAN RENE :

C'est ce que j'aimerais être en tous cas.

GUILLAUME :

Ah, M.D.R !

JEAN RENE :

Quoi ?

GUILLAUME :

Mort de rire !

JEAN RENE :

Mouais. G.B.V.F.

GUILLAUME :

Quoi ?

JEAN RENE :

Grand Bien Vous Fasse !

ANNA :

Je peux avoir encore un peu de vin, s'il vous plaît ?

Roger tend la bouteille à Anna qui boit à même le goulot...

ROGER :

Il est propre, hein ?

ANNA :

Il est bon, oui. Et vos Inuits, ils ne vous ont pas donné envie de changer de vie ?

JEAN RENE :

Trop de choses en suspens, des gens qui comptaient sur moi, des paroles données...

GUILLAUME :

Des contrats moraux, quoi !

JEAN RENE :

Et alors ? Vos copains révolutionnaires, vous pourriez les abandonner au premier chatouillis mystique ? Nous sommes souvent prisonniers de nos vies, même si c'est dur à admettre.

ROGER :

Tu m'étonnes ! Moi, par exemple...

GUILLAUME :(*Le coupant...*)

C'est des conneries, ça. On choisit ce qu'on veut devenir. On a le choix, on a toujours le choix.

ANNA :

Vous ne diriez pas ça si vous étiez né en Somalie une année de famine.

ROGER :

Repassez-moi le Patrimonio, j'ai un bout de gras coincé dans la dent.

GUILLAUME :

Si l'Afrique n'était pas exploitée depuis des siècles par l'occident, elle se porterait très bien !

JEAN RENE :

Arrêtez avec vos clichés gauchistes ! Ils ne peuvent pas se blairer d'une tribu à l'autre. Dès qu'ils en ont l'occasion, ils se génocident joyeusement au coupe-coupe !

GUILLAUME :

Ah ouais ? Et qui attise les conflits ethniques, pour mieux contrôler et s'appropriier les richesses du continent ?

JEAN RENE :

Ecoutez, pour y avoir travaillé, je peux vous affirmer qu'une large majorité regrette amèrement l'époque bénie du protectorat français !

GUILLAUME :

T'as raison, c'est pour ça qu'ils nous ont viré à coups de pompes dans le cul !

JEAN RENE :

Un mouvement de colère puéril ! Tout ça pour finalement se faire becqueter par les chinetoques, bravo !

GUILLAUME :

Sans colère, rien ne changerait jamais. C'est la rage qui fait avancer les choses.

ANNA :

Encore faut-il qu'elle soit portée par une vraie réflexion politique.

ROGER :

Et paf !

GUILLAUME :

C'est pas en bla-blatant entre intellos qu'on change le monde. Restez donc assis à vos petites places confortables. Moi je suis un homme libre ! Libre et debout !

JEAN RENE :

Non, « Numéro 6 », présentement, vous êtes assis dans une cellule. Allez, buvez un coup, ça vous évitera d'en dire plus...

GUILLAUME :

Personne ne me fera fermer ma gueule !

JEAN RENE :

Bon sang, un peu d'humour, brave guérilléro! Je faisais référence à...

GUILLAUME :

Je la connais ta pauvre série télé des années soixante ! Lâche-nous avec tes quizz à deux balles !

ANNA :

Stop! Stop ! Pouce !

ROGER :

Mais oui, arrêtez. On est vivants, on est là... on déguste tranquillement des produits du terroir... On peut peut-être se comporter... Je ne sais pas, euh...

ANNA :

Comme des êtres humains ?

ROGER :

Oui, voilà, c'est le mot que je cherchais. Si on en ouvrait une autre ? Parce que là, c'est clair qu'on va être court !

JEAN RENE (*très enthousiaste*):

Allez ! Pour la paix des braves ! « Cette nuit nous boirons le soma, la boisson des immortels. Coule Ô liqueur, coule avec ta sève, vers le bouquet des grands Dieux, vers le butin et la gloire ! »

ANNA :

Doucement, Mazerolle, restez avec nous.

ROGER (*agrippant le poignet d'Anna d'un air suppliant*):

Hé, dites, si ça vous dérange pas...

ANNA :

Oui, oui, d'accord, j'y vais Santini, mais je vous rappelle que vous êtes convalescent.

ROGER :

J'veais mieux ! J'avais besoin de sucre !

GUILLAUME :

Ah ! Tout s'explique.

ROGER :

Ce que je voulais dire, c'est : ramenez en deux, ça évitera les allers-retours !

GUILLAUME :

Euh, je vous donne un petit coup de main ?

ANNA :

Surtout pas ! Tout le monde reste à sa place. Je m'occupe de l'intendance.

Anna sort précautionneusement de la cellule...

JEAN RENE :

Elles sont marrantes, hein ? Ce besoin de mater, pour vous reprocher ensuite de rester les pieds sous la table ! Ca doit être ça l'Eternel Féminin.

ANNA :

Je vais être sympa, ce coup-là, je ne vais même pas relever.

Anna revient avec une nouvelle bouteille qu'elle tend à Roger... Jean René s'en empare...

JEAN RENE :

Non, non, mon vieux ne faites plus d'efforts, je prends le relais ! Mademoiselle Lamberti a raison, vous nous avez foutu une trouille bleue tout à l'heure !

GUILLAUME :

J'en étais ma-lade !

Jean René débouche la bouteille et la propose à Anna...

ANNA :

Merci ! Vous voyez que ce n'est pas si difficile d'être un peu galant!

JEAN RENE :

Vous rigolez ? Nous les gars du Nord, on se ferait tuer pour le sourire d'une Dame ! Surtout quand ses yeux brillent comme les vôtres en ce moment !

GUILLAUME :

Oh l'autre, hé ! Mollo polo !

JEAN RENE :

Non, non, derrière cette armure de bienséance, je devine une terrible gourmandise. Depuis combien de temps n'avez-vous pas croqué la vie à pleines dents ? Soyez sincère !

ANNA :

Vous croyez que je fais partie de ces femmes à qui deux verres de vin font perdre la tête ?

JEAN RENE :

Le calice n'est jamais qu'un prétexte. Je suis un homme, vous êtes une femme - fort belle de surcroît... Bien malin qui peut prédire ce qui nous attend dans le champ des possibles.

ANNA :

Je rêve ? Vous êtes en train de me draguer, là ?!

JEAN RENE :

Anna... Vous permettez que je vous appelle Anna ?

ANNA :

Je ne préfère pas. Vous savez, la collusion entre média et politique c'est jamais très sain...

JEAN RENE :

Ah, si vous n'aviez pas tant d'à priori...

ANNA :

Vous êtes saoul ! Vous étiez déjà un peu pété en arrivant ici, apparemment le Patrimonio n'a rien arrangé.

JEAN RENE :

Vous croyez que je suis incapable d'aimer quelqu'un ?

GUILLAUME :

Le mieux, là c'est de répondre franchement.

ANNA :

Faudrait demander à vos ex-femmes.

JEAN RENE :

Vous seriez surprise. En amour, je ne calcule pas. Sinon, je ne me serais pas marié trois fois sous le régime de la communauté, mademoiselle ! Je suis un passionnel. Quand j'aime, ce n'est pas à moitié. Je déteste l'eau tiède. C'est d'ailleurs pour ça qu'elles ont fini par me quitter. Elles me trouvaient trop excessif.

ROGER :

Va comprendre le cerveau d'une gonzesse !

JEAN RENE (*s'agenouillant*):

Anna, regardez-moi. Je suis nu devant vous. Oubliez l'animal politique, oubliez les ragots sulfureux. Sachez que si je décidais maintenant, tout de suite, de vous aimer, ce serait absolument, éperdument, jusqu'à la déraison. Je sais, ça fait peur.

ANNA :

Simple curiosité : vous en emballez beaucoup des connasses avec ce genre de laïus ?

GUILLAUME :

Ah ! Ah ! Râteau, mon pote !

JEAN RENE (*se relevant*) :

J'aurais pourtant bien aimé danser avec vous, juste une fois. Je ne pourrai donc jamais vous révéler que Paris est une fête ?

ROGER :

Ouais, mais pas la périphérie...

Il boit une bonne lampée au goulot...

ANNA :

Très bien. Imaginons notre rencontre ailleurs, en un autre espace-temps : vous n'êtes pas vous, je ne suis pas moi, comment envisageriez-vous de me séduire ? Surprenez-moi, je vous écoute.

GUILLAUME :

Top chrono, c'est parti !

JEAN RENE :

Soirée Russe en ouverture ! Caviar, blinis, vodka et violons tziganes !

ANNA :

Classique. Un peu vieillot.

JEAN RENE :

Oui mais toujours exaltant ! J'en connais peu qui ont regretté leur soirée...

GUILLAUME : (*A Roger...*)

Tu comptes te liquider la bouteille en solo ?

ROGER :

Dis donc, c'est toi qu'as fait les courses ?

ANNA :

Ce n'est pas un peu déprimant une femme à l'haleine chargée de vodka ? Frustrant, même ?

JEAN RENE :

Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas amateur de viandes saoules ! Je vous parle Nuit étoilée sur Saint-Pétersbourg, vous me répondez rires vulgaires et claques sur les fesses ? C'est le costume qui déteint sur vous ?

ANNA :

Rassurez vous, l'habit ne fait pas la nonne.

JEAN RENE :

Bon, apparemment, les folies slaves vous laissent de glace. C'est ma faute. Votre physique m'a égaré. Lamberti, ça vient du Sud, c'est évident ! Très bien : Escapade à Buenos Aires ! (*il claque des mains*) Tango ! Vous allez voir, je le danse mieux que les argentins.

ANNA : (*Amusée...*)

Ah ? J'ignorais cet élément de votre biographie.

JEAN RENE :

Lascivité, langueur et souffrance de l'âme. Démonstration ?

Jean René l'invite à danser...Ils font quelques pas...

JEAN RENE :

Evidemment faut imaginer ça avec les bandonéons plaintifs et la voix déchirante de Carlos Gardel...

GUILLAUME :

Oui, parce que là, on se rend pas tellement compte...

Roger se met à fredonner...

ROGER :

Continuez, je vous le fais : « Le-plus-beau-de-tous-les-tangos-du-monde-c'est-celui-que-j'ai-dansé dans-tes-bras... »

GUILLAUME :

Ah, non ! Pitié !

JEAN RENE :

Chut ! On essaie de partager l'instant, laissez nous au moins ça...

ANNA :

Oui, enfin il n'a pas tort : c'est pas franchement typique de Buenos-Aires.

Soudain, un peu gênée, Anna se dégage de l'étreinte de Jean René...

ANNA :

Merci pour le petit tour de piste, mais je crois que la magie va s'arrêter là...

JEAN RENE :

Arrêtez de brider vos émotions ! C'est si difficile de lâcher un peu les rênes ?

ROGER :

Mais non, c'est ma faute, c'est moi qui confonds tout. C'est parce qu'on avait assisté a un concert de Flamenco, dans un bar tapas à Malaga. Ca m'avait troué le cul. Ca, je m'en souviens comme si c'était hier :

Il se lève et commence à trépigner sur place en claquant des talons et des mains...

ROGER :

Gondolé-Yooooo ! Gondolé-Yaaaa ! A tchic et tchic et tchic ah mi corazoon !

SCENE 14

Le talkie se met à grésiller, puis la voix d'un flic se fait entendre...

VOIX OFF FLIC :

Ca va la vie, Santini ? Pas trop stressé ? Vous voulez qu'on ramène d'autres bouteilles et des crackers, pour vous et vos nouveaux amis ?

Rires gras ponctués de quolibets...

ROGER :

Oh merde, chef, vous... Vous me voyez sur l'écran de contrôle ?

VOIX OFF FLIC :

Ben oui, je suis pas médium. C'est à peu près la seule chose qui marche encore dans ce commissariat, suite à vos actions d'éclat !

ROGER :
Mais chef, je...

VOIX OFF FLIC :
Bon allez, ça suffit ! Ramenez vos fesses ici au pas de course, le pique-nique est terminé...

ROGER :
Oui, chef. Tout de suite, chef !

Le talkie s'éteint. Anna lui tend les clés...

ANNA :
Bonne chance.

ROGER :
Ouais. C'est pas gagné... Pour une fois que j'arrivais à me détendre...

JEAN RENE :
Dites leur que je suis là ! Mazerolle. Jean René Mazerolle.

Roger hausse les épaules et quitte la cellule ...

SCENE 15

JEAN RENE :
Faut croire qu'on ne finira pas écorchés vifs... Les affaires reprennent ! Santé, commerce !

GUILLAUME :
Attends, c'est pas terminé.

JEAN RENE :
Surtout pour toi ! Tu vas devenir une icône ! Gauchiste et incendiaire, c'est pain béni pour les prochaines élections !

GUILLAUME :
C'est ridicule, j'ai suivi l'élan populaire, je ne pouvais pas deviner...

ANNA :

... Où le vent vous porterait ?

JEAN RENE :

Bah ! Il faut bien que jeunesse se passe. T'inquiètes pas, je ne suis pas un chien, je dirai quelques mots pour toi. Tu feras juste quelques mois de placard, histoire de te remettre les idées en place.

GUILLAUME :

Je ne veux pas de ton aide, ordure ! Plutôt crever. Je m'en sortirai tout seul. Besoin de personne, moi.

ANNA :

Vous me paraissez bien sûr de vous, Mazerolle. Vous n'êtes pas encore dehors...

JEAN RENE :

Vous n'entendez pas le téléphone qui sonne ? Y aurait de la mutation en série pour certains gradés dans le Pas-de-Calais, que je n'en serais pas autrement surpris.

GUILLAUME :

Ce n'est pas en changeant quelques chiens de garde que vous arrêterez la Révolution en marche.

JEAN RENE:

Ah ah ah ! Il te reste beaucoup à apprendre, petit scarabée !

GUILLAUME :

Tu crois que ça va durer encore longtemps, cette curée des marchés financiers ? Mise sous tutelle des états par les banksters, dépeçage des services publics et des nations, plus de retraites, plus d'éducation, plus de chomédus, plus de sécu, plus de boulot, non mais oh ! Vous rêvez là-haut ! 0.3% de la population détient 40% des richesses ?! Il y a 50 ans, le différentiel entre les revenus d'un grand patron et ses ouvriers était de 30, aujourd'hui il est de 300 ! Tu ne vas pas me dire qu'un encravaté de bonne famille vaut 300 hommes ?! Le peuple n'a plus d'autre choix que la mort ou l'insurrection ! C'est la guerre ! Le bain de sang qui s'annonce, vous ne l'aurez pas volé !

SCENE 16

Roger entre, visiblement chamboulé...

ROGER :
Monsieur Valembel ?

Guillaume lève un sourcil, visiblement surpris...

GUILLAUME :
Euh, oui ?

ROGER (*méprisant*):
L'avocat de votre famille est là. Apparemment vous n'étiez même pas à cette manifestation. Pour une raison inconnue, les vidéos sont totalement floues. Une tragique méprise. Que dire ? On est vraiment confus.

ANNA :
Valembel ? Vous êtes le fils d'Edgar Valembel ? La deuxième fortune de France ?

Guillaume, visiblement très mal à l'aise, a du mal à répondre...

GUILLAUME :
Il paraît. Enfin, si on en croit l'état civil...

JEAN RENE :
Oh le sournois ! Bien sûr : le petit Guillaume ! Quand je pense que je l'ai fait sauter sur mes genoux à la garden-party de ses parents en 89. On avait déjà envie de lui coller des baffes ! Il m'a ruiné un Cerruti en jouant à la catapulte avec une louche et des anchois marinés !

GUILLAUME :
J'ai rompu tout contact avec ma famille. Je n'ai plus rien à voir avec elle. Dites à Maître Detienville que cette fois je me passerai de ses services. J'assume l'entière responsabilité de mes actes !

ANNA :

Quel exemple pour nous tous, hein Mazerolle ?

ROGER (*ouvrant la porte de la cellule*):

Tu lui diras toi-même, je tiens pas à m'attirer plus d'emmerdes. Tu crois pas que tu nous as assez gonflé ? Allez, jarte, dégage !

JEAN RENE :

Mes amitiés à votre papa. J'espère qu'il ne va pas trop vous gronder pour ces petites incartades.

Guillaume se lève, et semble hésiter...

GUILLAUME :

Très bien, après tout, je servirai mieux la cause dehors. Utiliser les arcanes de la bourgeoisie, pour mieux la combattre... Comme Guevara !

ANNA :

C'est pas les contradictions qui t'embarrassent toi, hein ? Le beurre, l'argent du beurre...

JEAN RENE :

... le cul de la crémière, celui du fermier et de tout son troupeau ! C'est la devise des Valembel !

Il va pour sortir, puis revient vers eux, le visage empourpré...

GUILLAUME :

Vous croyez que c'est facile de grandir sans amour ? Elevé par une gouvernante allemande qui vous aboie dessus en schleu quand vous pleurez la nuit et que vos parents sont à l'opéra ? Jamais ma mère ne m'a donné le bain, jamais mon père ne m'a appris le bricolage ! Seul, toujours seul dans un manoir immense, glacé, avec pour uniques compagnons des milliers de jouets inutiles et des domestiques serviles qui vous haïssent en secret. Comment s'épanouir quand on a tout et qu'on ne désire déjà plus rien ?

ROGER :

Ouais... « L'envie d'avoir envie ». Je crois qu'on va y aller, là, pendant que je contrôle encore mes poings.

JEAN RENE : Salve Spartacus ! (*à Roger*) Dites, demandez à Maître Detienville s'il aurait une minute à me consacrer !

Roger hausse les épaules. Ils sortent tous deux. Anna et Jean René restent en tête à tête...

SCENE 17

ANNA :

Quelle nuit ! Il y aurait presque matière à un roman.

JEAN RENE :

Parce qu'en plus vous rêvez du Goncourt ? Vous ne seriez pas un peu boulimique ?

ANNA :

Le Pulitzer me suffirait !

JEAN RENE :

C'est beau l'ambition ! Qu'est ce que vous envisagez ? Un Thriller politique ? Ou bien un truc de gonzesse, genre : « Souvenirs de mon cancer du sein », « Mon Père, ce violeur » ?

ANNA :

Pfff ! Pauvre mec !

JEAN RENE :

Quoi ? J'essaye juste de vous aider un peu niveau marketing ! Je suis assez balèze pour les titres... Tenez, comme ça au débotté, je vous suggère « La Shoah de Sophie », je vous garantis que quoiqu'il arrive, vous tirez au minimum à dix mille. Marché encore porteur pour au moins quinze ans !

ANNA :

Je vous plains. Vous êtes un homme désespéré. Toute cette logorrhée sert uniquement à cacher que vous êtes mort de trouille.

JEAN RENE :

Quelle merveilleuse psychologue ! Respect ! Chapeau bas, Titine ! Pleine de grâce, sans peurs, sans reproches, sans fêlures. Une vraie porcelaine de Limoges !

ANNA :

Si je devais raconter mon enfance à quelqu'un, ce ne serait certainement pas à vous.

JEAN RENE :

Gardez vos secrets de famille, chacun ses cadavres.

Silence...

Quand je pense à ce pauvre Edgar et à son taré de rejeton... Que de soucis, les gosses, hein ? De vraies bêtes à chagrins.

ANNA :

D'autant que c'est son seul héritier, si j'ai bonne mémoire ?

JEAN RENE :

Eh oui, pas de chance. Ce petit trou du cul pèse plus de 2 milliards d'euros, et je ne parle que du patrimoine officiel...

ANNA :

Il va peut-être créer une coopérative ouvrière, qui sait ?

JEAN RENE :

Vous voulez rire ? Bébé requin ira rejoindre son banc pour engloutir tout ce qui passe à sa portée.

ANNA :

C'est possible, mais n'est-ce pas ce que vous avez fait toute votre vie ?

JEAN RENE :

Je ne suis pas un héritier, moi.

ANNA :

Je vois. Vous n'êtes pas « né » requin. Vous n'êtes qu'un modeste piranha qui s'est beaucoup entraîné.

JEAN RENE :

Faites attention en vous approchant de mon aquarium, mademoiselle Lamberti. Si par malheur vous y tombiez, on ne retrouverait même pas vos os.

ANNA :

Des menaces ?

JEAN RENE :

Disons plutôt ...un conseil du piranha à la murène, pour rester dans le Monde du Silence...

ANNA :

Il fuit de toutes parts, votre aquarium. Soyez sympa, faites un beau geste : offrez-moi l'exclusivité de votre interview quand vous vous retrouverez à court d'oxygène, hoquetant sur le carrelage !

JEAN RENE :

Professionnelle avant tout hein ? Boulot-boulot !

ANNA :

Quand vous aurez évalué la relative compassion de vos amis politiques, vous aurez peut-être envie de leur renvoyer l'ascenseur. Je serais ravie d'être l'outil de votre vengeance.

JEAN RENE :

Ma p'tite dame, je ne suis pas le comte de Monte Christo !

ANNA :

Certes. Edmond Dantes était innocent.

JEAN RENE :

Innocent, pas innocent, on s'en fout ! Vous habitez où ? La petite maison dans la prairie ? Vous vivez dans un monde tellement simpliste : les gentils, les méchants, vous m'emmerdez, Lamberti.

(Criant soudain avec autorité...)

Oh ! Santini ! Ca va, là ! Je ne vais pas rester des plombes à poireauter dans ce trou à rats ! Faudrait voir à pas me prendre pour un con, maintenant, hein ?

Silence...

Vous m'entendez ? Je veux parler au divisionnaire ! Ca suffit ! Laissez-moi sortir, bordel de Dieu !

Rien ne se passe. Jean René revient s'asseoir, plutôt nerveux...

De toute façon, j'ai droit à un coup de fil. Ils ne peuvent pas me le refuser. C'est la loi. Rira bien qui rira le dernier ! Les inconscients ! J'ai quand même rendez-vous demain à Dubaï avec le premier ministre des Pays-Bas, faut pas déconner !

SCENE 18

Santini revient en traînant des pieds, l'air plus morose que jamais...

JEAN RENE :

Ah, tout de même ! J'ai failli attendre.

ROGER (*à Anna*):

Votre rédacteur en chef s'est déplacé en personne, il confirme vos dires. Il y a quand même un peu de paperasse à signer et le divisionnaire va vous passer un sérieux savon, mais vous êtes libre.

Roger ouvre la porte de la cellule. Anna sort...

JEAN RENE :
Et moi alors ?

ROGER :
Vous, c'est plus compliqué. On va vous transférer. Il y a un juge qui réclame votre présence au palais de justice. J'ai pas l'impression que ce soit pour un constat amiable.

ANNA (*griffonnant sur un bout de papier*) :
Tenez. Mon numéro perso. On ne sait jamais. La nuit porte conseil.

JEAN RENE :
Et... Et Detienville ? Il ne vous a rien dit ?

ROGER :
Il a eu un petit sourire. Il m'a tapoté l'épaule. C'est tout. J'ai pas bien compris. Vous pouvez y aller, mademoiselle, ils vous attendent.

ANNA :
A bientôt, Mazerolle. Bonne fin de soirée.

Elle sort. Santini hésite puis vient s'asseoir à côté de Jean René...

SCENE 19

Il ramasse la bouteille de Patrimonio, laissée près du banc...

ROGER :
Un petit gorgeon pour la route ?

JEAN RENE :
Non merci.

ROGER :
Bon, ben je vais la finir, alors...

JEAN RENE :

Vous n'avez pas peur que...

ROGER :

Pfff ! Après cette nuit... Mon plan de carrière...

JEAN RENE :

Je vois. Ca nous fait un point en commun.

ROGER :

Faut pas se plaindre. On revient de loin. On aurait pu finir découpés en kébab !

JEAN RENE :

Ouais. On est de sacrés veinards.

ROGER :

Je crois que je vais postuler pour les eaux et forêts. Si je peux encore. Dans le Périgord. C'est beau le Périgord.

JEAN RENE :

Il y a de la truffe...

ROGER :

Une petite cabane donnant sur un lac. Avec les grenouilles qui coassent la nuit, les oiseaux qui chantent pendant que tu fais le café en regardant le soleil se lever...

JEAN RENE :

Et plus personne qui t'emmerde ! Le rêve...

ROGER :

Ensuite, tu prépares les appâts, tu choisis les cannes, tu repères ta zone de pêche : près des saules pleureurs, là où tu batailles avec une grosse truite depuis une semaine...

JEAN RENE :

Avec une barque. Et un seau à glace pour le Chablis.

Jean René attrape la bouteille et boit à son tour...

ROGER :

Pas con. C'est vrai que des fois, ça peut taper dur vers onze heures.

JEAN RENE (*soupirant*):

Sûr que c'est plus tentant qu'un cul de basse-fosse, même en quartier VIP.

ROGER :

Avec un peu de chance, vous prendrez peut-être que du sursis... Enfin, je dis ça, j'y connais rien, moi, à la politique.

JEAN RENE :

Bof ! On en revient, vous savez.

ROGER (*après un temps...*):

Vous vouliez faire quoi dans la vie quand vous étiez gosse ?

JEAN RENE :

Explorateur. Et vous ?

ROGER :

Souffleur de verre. Mais j'avais de l'asthme...

Roger reprend la bouteille à Jean René.

JEAN RENE :

Comme quoi, ça tient à rien de foirer sa vie : le mauvais spermatozoïde dans le mauvais ovule au mauvais moment, et hop ! Bienvenue chez les Chtis !

ROGER :

Soyez pas défaitiste. Moi, je suis plutôt content, en fait. Je vais me tirer en Dordogne et basta ! J'en ai ma claque que les autres décident à ma place. Mes parents, le curé, ma bonne femme, le divisionnaire... Qu'ils aillent tous se faire foutre ! C'est vrai que pour ça, Sandrine a déjà pris de l'avance...

JEAN RENE : *(après un silence...)*
Vous êtes fixé-fixé sur le Périgord ?

ROGER :
Pourquoi ? Vous iriez où, vous ?

JEAN RENE :
Il y a quelques années, j'ai acheté un bout de terrain sur les Laurentides, au Québec. 20 hectares de forêt, au bord d'un grand lac. Vous n'avez rien contre les Caribous ?

ROGER :
Je ne vous suis pas. De quoi vous me parlez ?

JEAN RENE :
De la Liberté, mon vieux ! Des grands espaces, des grizzlys, des castors, des loups, des aurores boréales ! Vous voulez retrouver vos rêves d'enfant ? Je vous propose Jack London ! Je n'ai rien contre le Périgord, mais franchement, c'est pas là que vous choperez une truite Arc-en-ciel !

ROGER :
Dites-donc, vous ne seriez pas en train de vous foutre de ma gueule, par hasard ?

JEAN RENE :
Je n'ai jamais été aussi sérieux.

ROGER :
Ah, bon. J'étais pas bien sûr...

JEAN RENE :
C'est quoi votre prénom, Santini ?

ROGER :
Roger.

JEAN RENE :

Et bien Roger, je suis comme vous, moi aussi j'en ai plein le cul. Je compte bien tout bazarder et m'installer là-bas. Alors, plutôt que de jouer encore au petit fonctionnaire pour les Eaux et Forêts, vous ne voulez pas qu'on monte un truc ensemble ?

ROGER :

Comme quoi ?

JEAN RENE :

Je sais pas... Tourisme vert ! Accrobranches, randonnées et pêche avec la tribu Mohawk, remontée du Saint-Laurent en canoë avec un shaman aveugle guidé par les esprits, que sais-je !

ROGER :

Et moi, je fais quoi ?

JEAN RENE :

Ce que vous voudrez ! Vous irez placer les nasses à écrevisses, vous apprendrez à traquer les gloutons, vous créerez votre propre totem !

ROGER :

Je sais pas... Je suis pas super manuel, alors la sculpture... Faut voir.

JEAN RENE :

Une jolie squaw et ses quatre sœurs réchaufferont votre couche ! On sera complémentaires... Et croyez-moi, je ne dis pas ça souvent à des gars qui m'ont passé à tabac !

ROGER :

Pourquoi moi ?

JEAN RENE :

Dans l'œil des autres, vous êtes un salaud de flic et moi un salaud d'affairiste. J'arrive plus à m'y faire. Je n'irai pas en prison. Je vais négocier. Si je prends ma retraite, ils ne devraient pas trop me chercher des poux, j'ai deux-trois arguments massues pour faire valoir ma bonne foi.

ROGER :

Je vous préviens, j'ai pas un radis.

JEAN RENE :

On s'en fout. Ils vont tenter de me dépouiller, mais il y a des comptes off-shore auxquels ils n'auront jamais accès. Allez, Roger, putain ! Franchissez le pas ! On se la joue Jeremiah Johnson, avec les grosses gapettes en fourrure ! Bon Dieu, vous ne sentez pas qu'il se passe un truc entre nous, là ? Vous ne sentez pas les vibrations ?

ROGER :

Si, si, je reconnais ! Mais faut faire gaffe avec ces trucs là... Après, si t'es déçu, t'as plus que tes yeux pour pleurer.

JEAN RENE :

On n'a qu'une vie, Roger ! Allons jusqu'au bout de nos rêves !

ROGER :

Oh, et puis ouais ! Comme Goldman, tiens ! Sandrine sera plus heureuse sans moi, avec son putain de Zobi-la-Merguez... Banco !

Ils s'étreignent solennellement...

JEAN RENE :

A partir de maintenant, vous et moi, on est comme des frères. Ok ?

ROGER :

Ok ! Œil pour œil, dent pour dent et ma chemise c'est la tienne !

JEAN RENE :

Euh, ouais, disons que c'est l'esprit... On échange notre sang pour sceller le pacte ? Façon Mohawk ?

Roger ressort le canif de sa poche...

ROGER :

Avec le canif à saucisson du grand-père... Tout est écrit, il n'y a pas de hasard.

Roger et Jean René remontent leur manche. Roger applique le couteau sur son bras...

JEAN RENE :

Vive le Québec libre, alors ? Sans regret ?

Jean René prend le couteau et s'entaille à son tour...

ROGER :

Vive le Québec libre !

Ils collent leur poignet l'un contre l'autre...

Noir.

FIN.